

Le passant de mes jours ©



Jean-Marc FAESCH

2010



Préambule

Avant que vous ne lisiez ce récit, sachez qu'il est une pure fiction issue de l'imaginaire de son auteur. Même s'il s'inspire d'événements qui ont profondément changé le cours de ma vie, il n'est pas autobiographique. En outre, il fait référence à des événements qui, s'ils sont inventés, pourraient être réels. Il me paraît donc important que vous l'abordiez avec quelques informations préalables.

La première est que ce récit reflète peut être une partie de votre propre vécu et que je vous invite à poursuivre la lecture au-delà de vos préjugés qui pourraient s'arrêter sur sa partie la plus sombre. La seconde est que mon propos est de vous offrir un cadeau, comme je crois en avoir reçu un moi-même. Enfin, la troisième, c'est que ce récit doit s'accompagner de la formule "toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite et ne saurait être tenue comme illustrant une situation réelle".

Même si cette histoire vous semble bien réelle au point que le lecteur pourrait s'identifier aux personnages, elle n'a de référence que la vie telle qu'elle s'offre à chacun. Pourtant, et c'est ce que j'espère vous faire vivre, un roman, fut-il par définition imaginaire, est parfois porteur d'un message qui, s'il est reçu comme l'entend son auteur, peut interpeler celui qui le reçoit.

Chaque ligne qui s'écrit ici depuis le titre de ce roman est donc à la fois un produit de pure invention, mais aussi une profonde incitation à la réflexion personnelle.

En d'autres termes, et comme pour chacun de mes romans, j'espère que vous vous poserez cette simple question: "et si c'était vrai ?".

Et maintenant, bonne lecture et bon voyage.

Chapitre 1 - Jour ordinaire

Ce matin là, mes pensées étaient à mes dossiers comptables, une pile qui s'amoncelait depuis quelques semaines sur mon bureau et qui envahissait à présent le dessus de l'armoire qui débordait déjà de nombreux classeurs. Je présentais une journée difficile où, comme d'habitude, le téléphone n'arrêterait pas de sonner, ma messagerie électronique d'exploser d'informations venant de toutes parts et où mes collègues s'affairaient tels les insectes d'une gigantesque fourmilière.

Vraiment, j'appréhendais l'instant où, poussant la porte de mon bureau, devrais-je dire mon "open space" comme aiment à l'appeler nos chers directeurs, je sentirais monter vers moi tel un vent annonciateur d'orage, les images et les bruits de cet incessant grouillement.

Je ne me souvenais même plus de mes débuts dans cette entreprise où, jadis, je fus employé comme simple agent comptable, et où j'avais fait mes armes en m'employant à la rigueur qu'exigeait ce métier. A l'époque, il s'agissait d'une entreprise dite "PME" qui résultait historiquement d'une succession d'héritages familiaux d'après guerre. Les successions de générations en avaient fait l'une des références nationales dans son domaine. Depuis peu, l'expansion économique de ses concurrents n'avait fait qu'une bouchée de ce "village gaulois". L'entreprise autrefois familiale ne put résister longtemps aux opérations boursières et aux spéculations du marché. Ces deux maîtres mots qui ballotèrent tant de personnes d'un poste à un autre que le brassage rendit toute relation professionnelle durable impossible.

Dans le feu des projecteurs économiques, avec nombre d'autres sociétés qui s'emparaient sans vergogne des petites structures, nous avons fait l'objet de vagues de licenciements, puis de décentralisations d'emplois et ainsi de suite. Puis étaient venus les temps de disette où l'on tentait de nous convaincre du bien fondé de sacrifices qui étaient notre seule chance de conserver un emploi. Mais certains n'y avaient pas survécu. Au sens propre, comme au

figuré, j'avais perdu de nombreux collègues, mais j'ai reviendrai au cours de mon récit, car ils et elles comptent beaucoup aujourd'hui encore pour moi.

Depuis quelques mois, notre service avait subit de nombreuses mutations. La restructuration de notre entreprise multinationale avait provoqué un gigantesque raz de marée dont les effets s'étaient ressentis jusque dans ses moindres recoins. Après les sièges nationaux, les succursales, les agences, ce furent les petites antennes régionales qui firent l'objet de changements radicaux. On s'étonna même de découvrir des ressources financières jusqu'ici discrètement épargnées et donc préservées des convoitises, soudain exploitées au vu et au su de tous pour alimenter cette frénésie de changement. Tout y passait: des murs aux plafonds en passant par la paperasse et jusqu'au moindre pot de fleur où semblait pousser une plante artificielle, toute une débauche de dépenses qui allait révolutionner notre "dynamique" et notre "présence".

A grand renfort de rassemblements, colloques, réunions plénières que d'aucuns qualifiaient, en ironisant, de "grand-messes", des responsables de tous niveaux avaient démultiplié la nouvelle doctrine et tenté de convaincre jusqu'aux partenaires sociaux réfractaires. Ces derniers, pourtant sur la brèche, n'avaient même pas eu le temps de s'organiser. D'ailleurs, personne n'avait eu le temps de s'organiser, pas même certains dirigeants dont les objectifs fixés ne visaient jamais le long terme, mais dont la mission était si courte en durée qu'ils n'en verraient jamais que le tout début des effets. Ensuite, la vie continuait, autrement et sans eux, mais avec d'autres.

Tandis que j'arpentais la rue en ruminant tout cela, mon esprit concentré par mes préoccupations, je faillis trébucher sur les jambes d'un malheureux bougre qui semblait mendier, adossé au mur d'un immeuble. Indifférents à sa présence, la plupart des passants contournaient "l'obstacle" en maugréant quelquefois des mots que j'aime mieux ne pas citer. Comme je m'excusais de l'avoir presque piétiné, il leva la tête et me dévisagea tout en esquissant un léger sourire. Il replia ses jambes pour me laisser le passage toujours sans dire un mot.

Je remarquais qu'aucune obole ne lui avait été donnée, et qu'il n'arborait d'ailleurs aucune requête en ce sens. Aucun carton griffonné, aucun galurin ni aucune coupelle n'était à ses pieds pour recueillir de l'argent. Il ne tendait pas la main non plus, et même, il ne semblait pas particulièrement mal vêtu, même si son apparence aurait dépareillé s'il avait été placé parmi mes collègues que j'allais bientôt saluer machinalement au boulot. En fait, il était comme tout le monde, et aurait pu paraître banal s'il n'avait pas eu cette position assise sur le trottoir.

J'hésitais un moment à sortir quelques pièces de ma poche, mais reteint mon geste à la seule pensée que j'aurai pu à contrario blesser cette personne qui ne demandait à priori rien de tel. Alors, je posais cette simple question:

- "avez-vous besoin de quelque chose monsieur ?"

- "vous venez de me le donner, et je vous en remercie"
répondit l'étrange personnage.

Je ne remarquais même pas qu'en le quittant, j'esquissais un haussement d'épaule tout en m'interrogeant sur cette énigmatique réponse. Alors que je tournais dans la rue adjacente, je jetais un dernier regard intrigué dans sa direction, mais il avait disparu.

Quelques encablures me séparaient encore du pied de l'immeuble arborant l'emblème gigantesque de notre société. Déconcerté par cette rencontre somme toute ordinaire mais pourtant déroutante, j'en avais perdu le cours de mes noires réflexions. A tel point d'ailleurs que je m'arrêtais devant la boulangerie qui siégeait dans la rue pour y acheter quelques viennoiseries à l'attention de mes quelques collègues de bureau. D'habitude, tête baissée, je fonçais vers le sas d'entrée sans admirer l'alléchante vitrine, mais cette fois, je distinguais non seulement les gourmandises qui la décoraient, mais aussi la boulangère qui espérait sans doute attirer un client parmi les nombreux passants. A ce moment précis, ce client, ce fut moi, et j'entrais résolu dans cette boulangerie.

Du fond de la boutique émanaient des effluves appétissants de pain chaud, mêlées de celles d'arômes sucrés. La dame n'osa pas rompre le charme qui m'envoutait par ces odeurs savoureuses et qu'elle devina sans doute alors que je humais, yeux clos et nez tendu. J'en fus presque confus lorsqu'elle fit malencontreusement tomber quelque chose par terre qui me sortit de ma rêvasserie. Un petit dialogue très convenu me permit de ressortir de la boulangerie avec un petit sachet rempli de croissants encore chauds. J'avais à peine remarqué son sourire.

Mon entrée dans le bâtiment fut tout aussi conventionnelle. Mon petit sachet à la main, je déboutonnais de l'autre mon manteau; puis, passant devant le réceptionniste au bureau d'accueil que je saluais rapidement, j'appuyai sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Comme ses portes s'étaient refermées derrière moi et qu'il m'emmenait maintenant au dix-septième étage, j'eus une sorte de flash: le visage du réceptionniste sembla se reformer dans mon champ de vision comme rappelé à ma mémoire de manière confuse, mais en évoquant quelqu'un de précis. Je n'eus pas le temps d'approfondir le raisonnement, les portes s'ouvrirent et je débouchais dans le vaste hall depuis lequel rayonnait un réseau de couloirs dont un menait directement à mon bureau.

Derrière chaque panneau vitré, on s'activait. Certains étaient arrivés avant moi, d'autres s'installaient en accrochant leur manteau, d'autres, en retard, arriveraient encore dans les prochaines minutes. Au hasard des intersections, je saluais l'une ou l'autre des nombreuses personnes qui sortaient d'un bureau, feuilles à la main ou téléphone porté à l'oreille. Mais la fourmilière grouillait déjà de tous ces gens qui se côtoient sans se voir, passent à côté de vous en vous frôlant comme si vous étiez la plante artificielle au coin du couloir ou la photocopieuse qui encombre le passage.

Je débouchais enfin, presque triomphant, dans l'espace dédié aux comptables, mon petit présent tenu bien en évidence. C'était un grand bureau où une vingtaine de personnes se relayaient en permanence. Dans les moments de forte activité, nous étions dix à quinze simultanément réunis dans cet espace immense, cloisonné de

manière académique par des panneaux aux couleurs moroses. Ca et là, une forme plastifiée ressemblait vaguement à une fleur, un arbre ou un bout de nature qu'on aurait planté là pour faire joli. Le reste se partageait entre bureaux et armoires grises, le tout éclairé par des néons à la blancheur sinistre.

Je n'aimais pas ce décor, je n'aimais pas ce lieu, je n'aimais plus venir dans ce bureau sans âme. Chacun s'efforçait d'y sourire aux autres, mais tout semblait tellement artificiel. Même le café refroidissait tous les matins dans son bol réserve. Il jaunissait de jour en jour car personne n'avait eu le temps de s'interrompre la veille pour aller "s'en jeter un". Avec patience, Eva préparait chaque matin de quoi alimenter en café tout le bureau comptable, mais souvent, la moitié refroidie, partait dans les toilettes, tandis que le bloc spongieux de café moulu et son filtre allaient directement à la poubelle.

Mes croissants eurent quelque succès, et, l'espace d'un instant, on se raconta le film ou l'émission télévisée de la veille au soir. Mais ce n'était que mascarade, chacun se remémorait les événements du mois dernier. Très vite, chacun retourna s'asseoir... pour tenter d'oublier. Pour mieux l'expliquer, il me faut remonter un peu le temps. C'était donc un mois auparavant.

Coralie était une jeune femme fragile. Très soigneuse, elle accomplissait tous les matins le même rituel en arrivant au bureau. Après avoir rangé son immuable imperméable, elle s'installait à son bureau, ouvrait toujours le même tiroir et posait un à un ses accessoires de bureau, aussi minutieusement qu'on prépare une table d'hôtes. Autrefois elle préparait le café et se réjouissait de rajouter une pâtisserie de sa confection au lendemain des weekends. C'était une personne discrète qui s'effaçait lorsqu'on voulait la féliciter pour ces initiatives qui nous mettaient de bonne humeur.

On savait peu de choses de sa vie privée, comme pour tout le monde ou presque. Ici, on ne parle plus guère depuis bien longtemps que de nos clients, des dossiers en cours et autres bulletins de service. Alors, personne n'a rien remarqué ou bien personne n'a

cherché à savoir. L'un ou l'autre avait bien remarqué à sa mine défaite lorsqu'elle sortait du bureau du chef ces derniers mois que quelque chose n'allait pas. Mais elle ne se confiait pas. Soupçonneux, quelques représentants syndicaux s'étaient penchés sur son cas, d'autant qu'ils auraient aimé en découdre avec certains de leurs détracteurs, mais sans sa collaboration, ils n'eurent rien d'autre à se mettre sous la dent que leurs suppositions.

Un jour, c'était il y a un peu plus d'un mois, elle venait de sortir à nouveau du bureau de la direction, elle traversa le couloir tête baissée et s'engouffra dans son bureau. Avec la même minutie qu'elle préparait ses journées, elle rangea ses affaires personnelles dans un carton récupéré au pied de la photocopieuse. Afin d'échapper à d'éventuelles questions, elle ferma la porte de son bureau et resta ainsi assise sur sa chaise près d'une heure. Elle regardait fixement son écran d'ordinateur éteint, son carton posé sur les genoux, les mains posées dessus.

A un moment, notre directeur se présenta dans la grande salle. Il était flanqué de trois acolytes qui nous avaient été présentés quelques semaines plus tôt en grande pompe lors d'une de ces fameuses "grand messes". Il y avait là son attachée de direction, un ingénieur chargé des relations humaines et le gestionnaire du plan social. Ces derniers avaient été nommés alors que la haute direction avait lancé son plan de bataille, comme elle le disait, en vue d'une nouvelle organisation.

C'est à ce moment que Coralie, sortie de son bureau, fit à nouveau son apparition, se tenant en retrait des quatre autres. Comme nous, elle écouta attentivement le directeur lorsqu'il prit la parole. En quelques mots, la situation s'éclaircit alors:

- "votre attention je vous prie..." (silence)

- "comme vous le savez, notre agence régionale entre dans sa deuxième phase de remaniements. Nous vous avons annoncé le nouveau schéma directeur dont la maison mère nous impose la mise en place avant la fin du mois. Ainsi, et après nous être entretenus avec votre actuelle chef de service, et les partenaires sociaux, nous

vous informons que ce poste ne sera pas reconduit dans la nouvelle organisation".

- "j'ajoute, dit l'ingénieur, engoncé dans un costume qui lui donnait l'apparence d'un huissier de justice, que tout a été fait dans le respect des règles sociales et administratives". Cette déclaration assez peu convenante, semblait devoir couper court à toute intervention hostile à cette annonce.

La stupeur put se lire sur les visages. En effet, même si nous commençons à anticiper peu à peu les décisions de ce genre, celle-ci, la première du genre dans notre service, fit l'effet d'une bombe. Coralie était exemplaire dans son travail, appréciée de tous et n'avait jamais fait l'objet de la moindre remarque négative sur son travail. De plus, son poste ne semblait à priori pas concerné lorsque la haute direction avait présenté l'arborescence future. Si Coralie partait, que deviendrait notre service ? Qui pour reprendre son activité avec la même compétence ? En fait, ce départ annoncé était un signe avant-coureur de la dissolution de la comptabilité à plus ou moins long terme.

Les propos du directeur s'arrêtèrent sur ces mots dont la froideur s'était propagée jusque dans l'air. Quelqu'un aurait mis la climatisation en route qu'il n'en eut pas été plus glacial. Un frisson m'envahit alors dont je me souviens encore.

Consternés, mais résignés, mes collègues et moi-même sommes retournés à nos occupations. Comme je regrette aujourd'hui de n'être pas allé frapper à la porte de Coralie. Même si elle pilotait le service du fait de ses compétences reconnues, elle n'avait jamais fait valoir sa position hiérarchique envers nous et s'était toujours comportée de façon très respectueuse.

Ce n'est qu'au lendemain que je pris conscience de l'importance qu'aurait peut-être eu une telle visite. Le carton rempli des affaires de Coralie avait passé la nuit sur son bureau, et elle n'était jamais rentrée chez elle. Elle laissait une famille dans le désarroi le plus total, et nous aussi.

La vie ne m'était jamais parue aussi triste que ce jour là. J'avais besoin de réconfort, comme tous ceux qui, derrière leurs vitres ou leur paravent se réfugiaient, la tête dans leurs dossiers pour ne pas être confrontés aux regards où se lisaient la douleur, la colère et la honte.

Cet événement fut révélateur pour moi. Au moindre contact, à la moindre parole, tout semblait s'effondrer et pourtant, chacun aurait eu ce besoin humain de communiquer. La pudeur et les convenances avaient fait de nous tous des individus isolés les uns des autres, ne se croisant que pour des banalités.

Comme dans les films dramatiques au cinéma, il plut beaucoup le jour des funérailles. Tout le service était là ou presque, mais je crois que personne ne pouvait ou n'osait croiser les regards de la famille.

Dès le lendemain, la vie de bureau reprit son cours sans autre forme de procès. Mon esprit était rempli de mauvaises pensées. Mes confidences auprès de mes proches, femme et enfants n'y faisaient rien, je restais à la fois révolté et culpabilisé. A ce moment, la vie me sembla si futile, si fragile et si injuste qu'il m'eut été facile de basculer moi aussi dans l'horreur d'un geste irréversible.

Puis le temps estompa peu à peu le souvenir de ce jour noir, le service fut restructuré, une nouvelle fois. Pour rompre définitivement avec le passé, nous déménageâmes d'un étage en dessous, officiellement pour permettre à un autre service de s'installer dans nos bureaux, plus adaptés. De fait, le "bocal" de Coralie resté vide fut démonté pour ré agencer les bureaux. Il disparut ainsi de nos regards et son histoire avec.

Les miettes de pâte feuilletée tombaient sur mes dossiers, et, du bout du doigt, je les ramassais, perdu dans mes obscures pensées matinales. Ce jour là me parut tellement semblable aux autres, et pourtant...

Chapitre 2 - Annabelle

Le lendemain matin, sans doute encouragée par ma petite livraison de la veille, Agnès s'approcha de mon bureau dès mon arrivée, me tendit la main, un billet plié et dissimulé au creux de celle-ci, par discrétion sans doute, et me demanda aimablement si j'acceptais de chercher des petits pains pour le lendemain:

- "ils étaient très bons, alors je te laisse le soin de choisir la boulangerie, si tu veux bien ?"

J'acceptais et lui rendis le sourire qu'elle arborait, presque suppliante. Je savais qu'elle arrivait toujours pressée par le temps le matin, alors qu'elle devait déposer ses enfants dans deux écoles différentes, changer pour cela de trajet et arriver au bureau essoufflée, la peur au ventre de se voir reprocher son retard. Aussi, je ne fus pas étonné par sa demande, si ce n'est qu'elle n'était pas coutume parmi les collègues de bureau.

Comme je me replongeais dans mes affaires, mon attention fut distraite par le mouvement vertical de la plateforme des laveurs de carreaux qui arrivait à la hauteur de notre étage. De ma chaise, j'avais un point de vue privilégié sur une grande partie de l'espace de bureaux tout de verre habillé et je pouvais voir jusque de l'autre côté de l'étage. A cause du contrejour, les deux agents de nettoyage se découpaient comme deux ombres sur l'horizon. Je distinguais leurs silhouettes au travers des vitres sales et me dis qu'il était temps de nettoyer ces vitres tant elles étaient sales.

A ce moment, un effet de miroir renvoya l'espace d'une seconde un rai de lumière venant de l'arrière des travailleurs en plein visage de l'un d'eux. Je restais bouche bée: je venais de reconnaître mon mendiant de la veille. Mais peut-être mon imagination me jouait des tours et que le jeu de lumière l'avait fait ressembler à ce visage que je n'étais pas bien sûr d'avoir mémorisé. Mais ce flash m'obséda et surtout ce sourire identique à celui de la précédente rencontre et qui s'adressait à moi.

D'un geste moqueur envers moi-même et mes illusions, je secouais la tête d'un signe de négation en riant de manière étouffée. Je me remis au travail, mais cette vision me revenait cycliquement.

Gaëlle était de ces personnes habituellement plutôt extravertie mais qui s'était comme refermée sur elle-même depuis le départ de Coralie. On eut dit une fleur fanée qui n'osait plus se ré ouvrir. Plusieurs fois dans la journée, elle m'apportait les dossiers relevant de mes compétences, des affaires de sociétés diverses, tandis qu'elle repartait avec ceux traitant des professionnels que j'avais déjà traité. En dehors de la pause café, c'étaient mes seuls moments de la journée de proximité avec quelqu'un du service. Nos espaces cloisonnés par des structures légères nous séparaient humainement bien plus que physiquement.

D'ordinaire, Gaëlle aurait été gaie et très loquace, mais la tragédie l'avait plongé dans un repli affectif que tous les collègues vivaient de manière plus ou moins prononcée. Aussi, et je ne sais pas pourquoi, je m'adressais à elle dans ces mots ou moment précis où elle tournait les talons pour retourner à son bureau:

- "auriez-vous besoin de quelque chose Gaëlle ?"

Elle marqua un temps d'arrêt, sans doute surprise par ma question, puis, se retournant:

- "vous venez de me le donner, et je vous en remercie"

Sa réponse me fit l'effet d'un coup de vent qui manque de vous renverser. Comme elle s'éloignait, je me levais d'un bond, la rejoignis et la stoppais en plein couloir, lui proposant une pause café. Ce qu'elle accepta avec un plaisir non dissimulé.

Comme à l'ordinaire, en pleine journée, il fallait tout nettoyer avant de pouvoir utiliser la cafetière dans laquelle avait refroidit la dernière coulée. Mais ce moment profita à cet échange:

- "vous étiez bien à la compta R-Est avant d'être ici n'est-ce pas ?"

- "oui, à Metz plus précisément !"

- "et... depuis combien de temps êtes-vous arrivée ici ?"
- "cinq mois à peu près, juste après le départ de Roger. Et vous, vous êtes là depuis longtemps ?"
- "suffisamment pour avoir connu la rue Grandin, vous savez, quand la société était encore indépendante".
- "ah bon ?" fit-elle un peu surprise, mais elle n'osa pas ajouter les mots que je mis moi-même à la suite:
- "eh oui, je suis si vieux que ça !"

Son visage s'irisa et nous nous surprîmes à nous esclaffer comme si le rire était prohibé. On n'avait pas entendu rire quelqu'un depuis une éternité dans ces bureaux. Par crainte de choquer, de déroger à une règle ou d'être inconvenant à l'égard de la mémoire due à Coralie, que sais-je ? Toujours est-il que quelque chose venait de se rompre et ça n'était pas désagréable du tout.

- "vous souvenez-vous de votre réponse tout à l'heure à mon bureau... euh, on peut se tutoyer ?" Demandais-je dans la foulée en changeant brusquement de sujet.
- "oui, bien sûr, mais non je ne me souviens pas de ma réponse, je ne me souviens même pas que vous, pardon, que tu m'aies posé une question".
- "ce n'est pas grave, mais j'ai trouvé ça bizarre" et comme je levais les yeux au plafond, front plissé, fouillant dans ma mémoire, elle m'interrogea:
- "bizarre ? Ma réponse ?"
- "ce n'est pas exactement ce que je veux dire, c'est plus compliqué, c'est comme si j'avais revu un épisode passé, une séquence, je ne sais pas exactement, bref, laisse tomber".

En réalité, cela me chiffonnait bien plus que je ne le laissais paraître. En effet, ce scénario s'était déjà produit: une impression de "déjà vu". Mais je n'arrivais pas à placer ces événements dans le temps et donc à m'en rappeler précisément.

Notre travail reprenant son cours, je terminais mon café en remerciant Gaëlle. J'insistais aussi pour que nous renouvelions ce

type de pause conviviale et, qu'accessoirement nous poursuivions ultérieurement notre conversation.

La journée de travail s'acheva dans des tâches routinières dont la signification m'apparaissait de plus en plus impalpable. Symbolisés par des statistiques, les critères de réussite de l'entreprise reposaient sur des résultats dont je ne comprenais pas les tenants et aboutissants. Ces dogmes me déroutaient. Autrefois, nos clients étaient satisfaits, ils connaissaient leurs interlocuteurs et pouvaient s'accrocher à leurs compétences. Mais nous avons basculé dans un monde impersonnel où seuls les dictats d'ordinateurs faisaient foi et pire même, imposaient leurs lois.

Souvent frustrés de cette absence de rencontre humaine, le personnel comme nos clients s'en retournaient à leurs occupations dos à dos sans s'être jamais vus. Cette réplique leitmotiv qui avait fait la renommée de la série télévisée "Le prisonnier" me revenait souvent pour illustrer cela "je ne suis pas un numéro", et pourtant si !

Fatigué, épuisé par cette absence de dialogue, par cette forme de lobotomie, je quémandais parfois une compensation verbale à la maison. Mais, malgré notre union sans faille, notre couple subissait de part et d'autre le même processus dévastateur. Dans son travail, Julie était soumise à la même politique. Son employeur, une chaîne d'hôtel de renommée mondiale, n'avait qu'à faire de ses employés disséminés aux quatre coins de la planète. Quant aux clients, ils étaient le plus souvent de passage, pressés, leur conversation se limitait aux choses pragmatiques des réservations, parfois et même souvent aussi, aux réclamations.

De fait, nous ne trouvions la quiétude que dans les repos de fin de semaine durant lesquels nous emmenions les enfants "prendre l'air". Cette vie me paraissait de plus en plus dérisoire et sans but. La morosité m'envahissait et je luttais pour ne pas sombrer, comme bien d'autres dans la déprime, voir pire.

C'est donc avec soulagement que j'enfilais mon manteau le soir venu pour regagner mon nid douillet où, malgré tout, je pouvais rompre avec cette monotonie professionnelle.

Après un dernier salut en direction des bureaux encore occupés, je m'engouffrais sans délai dans l'ascenseur. J'étais seul dans cette cage métallique dont un immense miroir semblait doubler le volume.

Arrivé au septième étage, la cabine ralentit et s'arrêta. Les portes s'ouvrirent et là, face à moi, le mendiant de la veille s'apprêtait à pénétrer dans l'ascenseur. Sans doute ne prêta-t'il pas attention à mon visage éberlué, mais je devais certainement avoir la bouche grande ouverte mais d'où aucun mot ne parvenait à sortir. Un peu comme en phase d'étouffement. Quand, enfin, je puis m'adresser à lui, ma question resta laconique:

- "vous descendez ?"

- "rez-de-chaussée, je vous prie" répondit l'homme avec le même sourire que j'avais déjà aperçu sur son visage. Mais il s'empressa d'ajouter de manière posée:

- "en réalité, je ne fais que monter, mais parfois, je dois m'arrêter à la hauteur des autres".

Décidément, l'étrange individu avait des tournures de phrases énigmatiques qui suscitaient ma curiosité.

- "nous nous sommes déjà vus hier, n'est ce pas ? Vous étiez dans la rue, vous vous souvenez ? J'ai failli trébucher sur vous".

- "comme sur tout le monde" ajouta l'inconnu toujours avec une certaine malice dans ses réponses et que son imperturbable sourire incitait à excuser. Il ne se moquait pas, non, car ce sourire était reposant, apaisant et induisait une sorte de réconfort.

- "vous travaillez ici ?"

- "oui... et non". Comme je fronçais les sourcils il compléta sa réponse "je suis au service, donc partout à la fois, pas seulement ici".

Ne voulant pas me montrer irrévérencieux, je m'abstiens de lui faire préciser ce qu'il voulait dire. Je me contentais de faire comme si j'avais compris sa remarque et me cantonna dans le silence. Mais lui, comme s'il avait su que j'étais égaré par son incomparable façon de s'exprimer me dit:

- "voyez-vous, cher monsieur, je ne travaille pas précisément dans cet immeuble, ni dans un autre, mon activité s'exerce en tout lieu et à chaque fois qu'on me le demande".

- "mmm, je vois" répondis-je poliment. Mais je ne comprenais toujours pas, évidemment.

- "je pense que vous comprendrez, plus tard, à notre prochaine rencontre peut-être".

- "nous allons nous revoir ?"

- "je le pense, et même, je l'espère"

- "merci, j'apprécie votre enthousiasme à me revoir, mais..."

Je ne pus terminer ma phrase car nous atteignions le rez-de-chaussée. Sa présence me perturbait, je ne savais pas encore si elle devait m'inquiéter.

Je lui rendis son imperturbable sourire avant de sortir de la cabine qui venait de s'ouvrir sur le hall d'entrée. Et comme je franchissais le sas, je me retournais pour lui tenir ouverte la double porte, mais il n'était pas derrière moi.

Je me dis qu'il avait peut-être oublié quelque chose dans l'ascenseur, ou qu'il avait été en direction d'une autre partie du hall et je lâchais mon poste. Je me mis donc en marche sur le trottoir jouxtant le bâtiment. Avant de le quitter définitivement du regard, je crus apercevoir, au travers des vitres teintées, mon curieux personnage assis au bureau de gardiennage. Je me souvins alors de l'y avoir déjà vu le matin même. Et je pensais alors qu'il en était un des employés.

L'échange fut oublié alors que je me rapprochais de mon domicile. Je me préparais alors à un autre rituel de circonstance, celui

de paraître serein alors que je ne l'étais pas. Julie le savait bien, mais nous faisons face ensemble à nos difficultés professionnelles en nous concentrant sur les enfants.

Comme souvent, j'évitais de mêler mes proches à mes soucis professionnels quotidiens. J'essayais par là de les préserver autant que possible de ces moments pénibles. Je ne parvenais pas toujours, hélas, à dissimuler les signes de fatigue qui me trahissaient sans aucun doute et que ne manquaient pas de me faire remarquer ma femme et mes enfants. En bon père de famille, je leur confirmais alors ma fatigue sans pour autant m'étendre sur ses raisons. J'estimais devoir leur épargner des complaints embarrassantes pour tout le monde.

Las, mais luttant pour conserver ce territoire indemne des parasites professionnels, je faisais bonne figure et me contentais de courtes réponses évasives lorsqu'on m'interrogeait.

Ce jour là, ma femme attendit l'heure du repas familial pour me faire part des difficultés scolaires de notre petite dernière:

- "Annabelle a des soucis en classe, elle m'a dit que la maîtresse a encore été remplacée et cela la préoccupe".

Notre fille de 12 ans nous procurait bien des tracas à Julie et moi. Traumatisée par une adolescence mal vécue et des changements incessants dans sa vie scolaire, depuis plusieurs mois, elle se renfermait sur elle-même.

Son collègue était la proie de saccages nocturnes que les élèves et leurs professeurs avaient de plus en plus de mal à intégrer. Souvent des voyous s'en prenaient aux infrastructures sportives de plein air. Au petit matin, il n'était pas rare de faire des découvertes sordides telles que des seringues et autres accessoires dangereux aux abords et dans l'enceinte de l'établissement. Une fois même, on découvrit une arme, sans doute tombée fortuitement dans la fuite d'un de ces jeunes.

Les forces de l'ordre étaient dépassées, les professeurs demandaient leur mutation et certains se portaient malades pour échapper aux violences de groupuscules qui venaient les harceler parfois jusque dans les classes en plein cours.

Et notre petit dernier de huit ans, Benjamin, dont le cursus scolaire suivait de près, allait entrer dans l'établissement dans à peine deux ans. Cela ne nous rassurait guère.

Si Julie m'avait fait cette confidence, je savais pertinemment qu'elle avait déjà fait un travail d'apaisement en amont auprès d'Annabelle et réclamait à présent mon aide, dépassée par l'ampleur du problème.

Ma fille me dévisagea comme pour implorer une réaction de ma part. Elle n'avait pas perdu une miette de l'intervention de sa mère et me dévisageait maintenant dans l'attente de ma contribution.

- "Je crois que ce qui arrive dans ton collège est très grave. J'aimerais bien en parler avec le directeur. Crois-tu qu'il serait d'accord ? Et toi, est-ce que ça te rassurerait ?"

La gamine retrouva alors instantanément le sourire et sembla se réjouir de ma proposition:

- "Oh oui ! Merci".

Et comme elle me fixait toujours de ses jolis yeux bleus, je rajoutais...

- "aurais-tu besoin de quelque chose d'autre Anna ?"

... elle me dévisagea avec un regard très particulier et répondit:

- "tu viens de me le donner, et je t'en remercie"

La stupéfaction dut se lire sur mon visage car Julie me saisit presque aussitôt le bras en me demandant ce que j'avais et si j'allais bien.

Encore sous le choc, je balbutiais quelques mots et parmi eux celui qui me revenait était "hasard" ou l'un de ses synonymes. Julie était visiblement inquiète de mon trouble et je m'empressais de la rassurer:

- "écoute, il m'arrive quelque chose d'assez inexplicable, je n'en suis pas sûr, je préfère attendre avant de t'en parler, mais il n'y a rien d'inquiétant, rassure-toi."

Mais elle ne semblait pas rassurée pour autant. Alors j'ajoutai:
- "je t'assure que tu ne dois pas t'en faire, c'est juste... bizarre."

Je voulais m'abstenir de commenter la réponse d'Annabelle, mais cette phrase qui revenait pour la troisième fois en deux jours devenait obsédante, comme un appel.

Qu'avais-je donc "donné" à ces personnes sinon une attention ordinaire de personne à personne ? Toutes trois m'avaient remercié comme si je leur avais fait un somptueux cadeau, quelque chose qu'on ne leur avait jamais procuré auparavant. J'en étais bouleversé.

Chapitre 3 - A coeur ouvert

La réunion du lendemain était consacrée à l'apprentissage d'un nouveau logiciel qui allait bientôt nous servir d'outil de travail. Un long préparatif de mise en place sur nos ordinateurs avait précédé cette ultime phase de formation.

La journée se diviserait en deux parties. Une présentation générale de la stratégie commerciale du groupe qui justifiait la mise en place de nouveaux outils informatiques dont ce logiciel était la première pierre. Puis viendrait la seconde partie de la journée consacrée à la formation proprement dite.

A l'heure dite, le directeur pénétra dans la salle de réunion, accompagné de son assistante et du responsable du service commercial. Le personnel avait déjà pris place et avait les yeux rivés sur le prestataire qui s'affairait à préparer son matériel de formation. La scène eut pu paraître ubuesque tant son équipement semblait se refuser à ses manipulations.

L'écran d'abord, dont la commande électrique défectueuse empêchait son déroulement. La gravité aidant, il aurait dû se déployer le long du mur qui nous faisait face. Au lieu de ça, il se déroulait dans son réceptacle en faisant un bruit qui n'augurait rien de bon. Puis, comme par miracle, il jaillit soudain de son logement dans un état piteux résultant de son escapade incontrôlée. Toute la salle pouffait, mais contenait ses émotions face à un directeur flegmatique et peut-être même aux aguets et prêt à fondre sur le premier qui osa émettre le moindre commentaire douteux.

Puis ce fut le tour de l'ordinateur couplé au vidéoprojecteur censé restituer le visuel d'information. Mais la coexistence des deux appareils semblait conflictuelle au point où il ne fut pas possible de les faire fonctionner simultanément et conjointement. Cela eut le don d'exaspérer les membres de la direction qui meublaient comme ils le pouvaient cet intermède imprévu.

Finalement rejoints par des collègues hardis et quelque peu plus débrouillards, ils retrouvèrent le sourire dès que l'image fut enfin projetée à l'écran.

En quelques mots, l'assistante introduisit la séance et passa le microphone au directeur commercial, André, qui entama alors un long monologue. Dans un langage qui semblait tout droit issu d'un film de science fiction, il s'adressa à nous, non sans constamment rechercher du regard l'approbation du directeur Henri-Charles. Pris sous le charme de son incroyable éloquence, ce dernier buvait littéralement ses paroles.

J'étais paniqué, je ne comprenais qu'un mot sur deux. Je me sentis complètement idiot jusqu'au moment où mon regard croisa celui de Patrick, un collègue de bureau qui, dans une moue significative me fit comprendre que, lui non plus, ne comprenait pas grand' chose.

L'autre poursuivait:

- "notre indice référentiel suit à peu près la courbe et les fluctuations de l'IPR, mais l'ascenting prévu pour le deuxième trimestre devrait nous permettre de compenser le taux de MIC. Nous ferons un audit dans chaque service pour évaluer le potentiel de croissance d'indice SCC que COSMaster nous aura apporté..."

COSMaster ! C'était le logiciel qui nous serait présenté l'après-midi. Le flux ininterrompu de trigrammes et autres abréviations, mêlé à un mélange français fini par me déconnecter de son discours. Je repensais à Annabelle. Puis, l'image du boulanger me revint, et soudain, je me rendis compte que je m'étais assoupi. D'abord paniqué, je me demandais quelle fut la durée de mon "absence?" Je l'ignorais. Mais nul ne semblait s'en être aperçu, heureusement.

Le directeur félicita son collaborateur pour son brillant exposé, et l'assemblée fut invitée à l'applaudir. Quelques courageux s'en abstinrent tandis que le monologue fut bruyamment avalisé par les autres.

S'appuyant sur la démonstration de son attaché commercial, notre chef poursuit dans une tirade qui fut tout aussi soporifique. Les termes étaient là encore soigneusement choisis dans un répertoire qui semblait n'appartenir qu'à une caste choisie.

Comme à l'occasion d'autres réunions de ce type, je me sentais exclu, comme distancé de ce monde élitiste dans lequel évoluaient certains cadres supérieurs. En d'autres lieux on les aurait qualifiés de VIP. Ici, ils faisaient la pluie et le beau temps, mais c'était plus souvent la grisaille qui planait dans les bureaux.

A grand renfort de "slides", encore un mot issu de la langue anglaise ou encore de cette "novlangue" (1) qui les démarquait des gens simples qui parlaient encore de diapositives, il nous présenta des courbes, des tableaux, des chiffres, que même l'expert comptable que j'étais avait du mal à saisir. En réalité, j'étais même convaincu qu'ils étaient erronés et reposaient sur un subtil mélange destiné à nous embellir une situation catastrophique lorsqu'il s'agissait de résultat managériaux, et à affecter très sensiblement les résultats de nos propres travaux. Ceci sans doute dans le but de nous démontrer que nous avions encore "une marge de manœuvre" comme nos chefs se plaisaient à le répéter.

Perpétuellement, le discours optimiste destiné à nous donner l'espoir de jours meilleurs revenait comme un leitmotiv. L'ennui, c'est que plus personne n'y croyait, sauf peut-être la jeune promotion, encouragée par les stimuli d'une brillante carrière. La direction savait mener ses aspirations ambitieuses pour la garder sous contrôle. Et pour ceux qui échappaient aux sirènes de portefeuilles garnis, la sanction morale n'était jamais bien loin d'être mise à exécution. Ce mot exécution résonnait comme un glas dès lors que la détresse se lisait dans les yeux d'une personne plus fragile. Les plus chanceux s'extirpaient des griffes de l'enfer à coups répétés d'absentéisme pour raison médicale appuyé par un médecin complaisant. Mais ceux qui ne rentraient pas dans le rang subissaient la pire des sanctions: l'éviction morale, autrement dit l'oubli.

(1) La « novlangue » (Newspeak en anglais) est décrite par Georges Orwell dans son livre « 1984 ».

Dans ce contexte aussi déprimant qu'immoral, les troupes obéissaient de manière robotisée, et l'individu n'existait que par ses écarts marqués par une forte personnalité ou au contraire par des faiblesses. L'employé modèle était celui qui savait se faire oublier en se noyant dans la masse.

Il était midi passé de près de vingt minutes lorsque les membres de la direction suspendirent enfin la séance pour la pause méridienne. De peur sans doute de se faire remarquer, personne ne montra quelque signe d'impatience en se levant pour aller déjeuner. Il fallut attendre que les nobles postérieurs se fussent levés pour prendre leur suite en direction des ascenseurs.

Ce protocole en agaçait plus d'un, mais la moindre rébellion aurait eu des effets désastreux sur sa relative quiétude professionnelle. Par groupe de six, les employés descendaient au rez-de-chaussée d'où ils se dispersaient pour aller manger rapidement quelque sandwich, pizza ou hamburger.

Comme je passais devant MA boulangerie, j'aperçus quelques en-cas sous forme de toasts, moricettes et autres préparations salées qui aiguïsèrent mon appétit. Attiré par l'odeur qui, une nouvelle fois me fit franchir les portes de l'endroit, je cédaï à la tentation et mon dévolu se porta sur quelques moricettes garnies de charcuteries diverses.

Comme j'allais pour régler mon repas, la boulangère qui m'avait reconnu me dit:

- "les petits pains ont-ils plu à vos collègues ?"
- "manifestement oui, je crois que vous y avez mis un grand talent, ils étaient délicieux. Vous félicitez le maître du fourneau".
- "merci, je n'y manquerais pas".

Ce bref échange m'avait regonflé à bloc alors que la matinée m'avait dépité. Ce qui manquait au fond dans nos bureaux, c'était un peu d'humanité, de vraies conversations.

Après ce rapide déjeuner, je retournais à mon travail quand je tombais face à l'inconnu de l'ascenseur sur le palier de l'immeuble. Il était adossé aux dalles marbrées qui garnissaient le porche. Il esquissa un sourire et me salua d'un signe de tête.

- "bonjour cher monsieur", osais-je, un peu audacieux.

- "bonjour. Bien déjeuné ?" Me répondit-il sur un ton amical.

- "oui, merci bien" et je regardais déjà en direction du hall, de l'autre côté des portes vitrées. Je l'avais dépassé de plus d'un mètre quand il ajouta:

- "la boulangère était ravie de votre remarque sur ses petits pains".

Mes pas se figèrent, les portes électriques alternaient à présent entre ouverture et fermeture, le capteur électronique détectant probablement ma position indécise. Tout en me retournant:

- "comment savez-vous cel..." mes mots moururent entre mes lèvres car le personnage avait disparu.

- "impossible" dis-je à haute voix. C'en était trop, cet homme était une véritable énigme vivante. J'étais certain d'avoir été le seul client dans la boutique tout à l'heure, alors, à moins d'une confiance de la boulangère et qu'il ne m'ait précédé au pas de course pour se retrouver là avant moi, comment pouvait-il savoir ce que j'avais dit à la commerçante ?

D'un bond, je me précipitais sur le trottoir, mais il avait disparu. Malgré le nombre de passants, je n'aurais pas pu le perdre si vite du regard. Vraiment, je n'y comprenais plus rien. S'il n'y avait pas eu la formation, j'aurais bien tenté d'approfondir le mystère en retournant à la boulangerie, mais je remis mon enquête à plus tard.

Sur le trajet qui me mena jusqu'en salle de conférence, là où se tiendrait la formation COSMaster, j'étais dans un état second. Mes soucis professionnels, ajoutés à ceux de la vie quotidienne avaient sans aucun doute affecté mon mental. Je pensais très sérieusement en être arrivé au point de ne plus discerner la réalité de visions ou d'apparitions. J'avais besoin de repos. Or la suite allait amplifier cette impression.

La société confiait de nombreuses activités à la sous-traitance, en particulier dans le domaine de la formation. COSMaster était un produit analytique répandu dans le monde des finances. Chez nous, il serait appliqué à la détection de fluctuations du marché. En langage technique on appelait cela "Sensibility Current Clue" ou "Indice de Sensibilité Courant" en français. Comme à l'habitude, mieux valait entrer directement dans le moule du langage des initiés, histoire de ne pas se laisser démarquer.

Mais l'apprentissage du logiciel fut particulièrement ennuyeux, et le formateur fit une présentation pathétique. Fort heureusement pour lui, ni ses responsables, ni le service commercial de SoftProducts n'auraient à juger de sa prestation sur pièces. On eut dit qu'il sabordait littéralement le produit au point de nous laisser sur le tapis dès le début. Ce fut au point que l'un des participants dut intervenir pour lui signifier le décrochage. Il nous confia alors qu'il maîtrisait mal ce cours car ce n'était pas sa mission habituelle et qu'il remplaçait au pied levé un collègue tombé malade juste avant le lancement.

Désarçonnés, ses stagiaires ne surent que répondre à cela. S'en plaindre aurait été lapidaire pour le pauvre homme qui faisait ce qu'il pouvait, ne rien dire cautionnait sa société à notre détriment. Nous nous concertâmes alors sur la démarche à adopter. Avec lui, nous construisîmes une stratégie pour orienter le cours de façon à tirer le meilleur profit de ses compétences d'une part, et de nos besoins d'autre part. Cette complicité résultant d'une franchise mutuelle eut tout de suite un effet bénéfique qui lui redonna confiance. A la pause, nous nous arrangions alors pour nous éclipser dans un endroit discret où le plan fut peaufiné. C'est là qu'il se confia et nous avoua sa précarité professionnelle. Un peu gêné au départ, il finit par se lâcher quand nos propres confidences évoquèrent des similitudes troublantes. Il avoua être exposé à un plan de licenciement qui faisait des dégâts et rendait le climat social particulièrement tendu.

Le local café du service RH avait ceci de pratique qu'il était isolé aussi bien géographiquement que phoniquement. C'était un des rares endroits où l'on pouvait se confesser en toute quiétude.

Pourtant, les habitudes prises dans la société avaient plutôt cloué les employés dans le mutisme et ce lieu était devenu désert, de peur d'y être surpris fortuitement par des oreilles malveillantes. Aussi, chacun n'ayant plus de terrain d'échange avec quiconque dans son service, repartait frustré dans ses quartiers jusqu'au laminage moral.

Or, précisément, alors que la discussion tenue dans la discrétion était enrichie d'expériences mutuelles, un homme entra, et se dirigea vers le distributeur de café. Aussitôt, le sujet de conversation prit un virage improvisé et synchronisé en s'écartant prudemment de la trajectoire initiale.

L'homme se saisit du gobelet rempli et se releva en le tenant délicatement pour ne rien renverser. Le cafouillis qui succéda à la discussion fluide d'avant son arrivée ne laissait que peu de place au doute. S'il n'avait pas remarqué l'évitement, c'était soit il était rudement absorbé par autre chose ou qu'il était sourd. Il dépassa le groupe et passa devant moi. Il déposa alors son gobelet fumant sur un petit rebord à sa hauteur et me fixa en disant calmement mais avec assurance:

- "là où il n'y a pas de place pour la confiance, là où le doute s'installe, alors le cœur se ferme. Mais si le cœur est ouvert, alors la place est grande pour accueillir l'autre".

Là dessus, il reprit son gobelet et se dirigea droit vers les cabines d'ascenseur. Bouche bée, je regardais alors le personnage disparaître dans la cabine avant que les portes ne se referment. Il me sembla que le temps s'était arrêté.

- "tu le connais ? " Dit Marie-Ange, l'une de mes collègues.

Mais avant que je ne puisse répondre, tout le monde s'était tourné vers Fabrice, le formateur, qui était livide et venait de laisser choir son gobelet heureusement à demi vide.

- "ça ne va pas ?" Dit quelqu'un.

Mais Fabrice, au lieu de répondre, traversa le groupe de part en part jusqu'à atteindre le couloir et avoir vue sur les portes de l'ascenseur.

Sans même se retourner, il dit alors d'une voix forte et parfaitement claire:

- "oui, il le connaît... mais sans l'avoir jamais su".

C'en était trop, et tandis que tout le monde s'interrogeait sur cet événement pour le moins étrange, j'attrapais Fabrice par le bras et lui intimais l'ordre de m'accorder cinq minutes seul à seul tandis que les autres rejoindraient la salle de formation.

Il acquiesça et le groupe nous quitta temporairement.

Fabrice me regarda enfin, après que tout le monde eut quitté l'étage. Il n'attendit pas ma première question et répondit avant même que je ne l'eus posée.

- "ne soyez pas surpris, je découvre moi-aussi cet étrange personnage qui hante mes jours depuis des mois déjà. Il me parle des autres et vient de me révéler que c'est à vous que je dois cette conversation de groupe".

- "à moi ?"

- "oui, car vous l'avez initiée tout à l'heure en m'acceptant avec mes carences professionnelles. Souvenez-vous, lorsque vous avez insisté pour que je ne sois pas accablé de mes lacunes pour ce cours".

Il était vrai en effet que j'étais intervenu, sans même m'en rendre compte, dans le débat qui suivit l'intervention d'un collègue lorsque la formation prit une tournure peu explicite. Je n'y avais même pas prêté une attention particulière, mais lui, l'avait bien remarqué.

- "mais quel rapport avec ce... cet homme ? Et d'abord, qui est-il ?".

- "je ne sais pas, mais ça m'importe assez peu de le savoir à vrai dire".

- "et comment avez-vous fait le lien tout à l'heure ?"

- "il a dit exactement les mots auxquels j'ai pensé quand je vous ai entendu prendre ma défense lors de la formation".

Il me fallut m'asseoir, mes jambes m'abandonnaient tout à coup.

Chapitre 4 - Le dilemme

Ces événements jalonnèrent cette première semaine durant laquelle mon chemin prit un tournant décisif. La formation s'était achevée dans un climat de calme, d'écoute et d'échange dont le résultat fut sûrement plus profitable à tous qu'il ne l'aurait été dans d'autres circonstances. Personne, à part Fabrice et moi-même ne sut jamais ce qu'était réellement venu faire l'homme à la machine à café. Une petite voix me dit pourtant que le temps fait son œuvre et qu'il adviendrait une autre étape, puis une autre encore.

J'avais raconté mon histoire à Julie, mais, elle crut que je délirais et que j'avais besoin de voir un psy. Déjà auparavant, j'avais évité de lui détailler mes précédentes rencontres, de peur qu'elle ne me prenne pour un fou. Je lui distillais donc les événements au fur et à mesure, en prenant soin de ne pas les interpréter. Il me semblait important en effet, sans que je ne sache vraiment pourquoi, que tout reste intact et relaté comme je l'avais moi-même reçu. Mais le récit hallucinant que je lui faisais commençait à l'effrayer et je dus alors tempérer mon enthousiasme.

Je ressentais en effet un grand soulagement à lui partager mes découvertes. C'était comme une bouffée d'air dans ce monde étouffant et abject par ses tortures intellectuelles. Je sentais aussi, qu'inéluctablement arriverait l'instant où, une fois dépassées ses craintes, elle profiterait, elle aussi, de cet oxygène. Mais je ne devais jamais négliger que mes premiers pas furent eux aussi empreints d'incrédulité et même le rejet.

Attirée par cette agitation qu'elle ne comprenait pas, Annabelle tenta de s'immiscer dans nos conversations d'adultes. Or si Julie se montrait réticente à la participation de notre fille, je n'éprouvais pas le besoin de l'écarter du sujet. Je gardais pourtant suffisamment de distance pour éviter toute sorte d'amalgame qui aurait pu la précipiter dans un monde qui n'était pas celui d'une enfant. Je craignais surtout qu'elle ne fasse de mauvaises rencontres au prétexte de m'avoir entendu parler de cet inconnu envoutant.

Pour l'heure, mon humeur semblait profiter à ma famille. En effet, plutôt que de faire l'impasse sur mes laborieuses journées, je racontais comment le ridicule de certaines situations était exacerbé par le pouvoir ou la peur de déplaire. Du simple employé aux plus hauts dirigeants, chacun s'efforçait de paraître plutôt que d'être simplement soi-même. Et lorsque le grand écart était évident, le regard du candide se gaussait aussitôt de la situation tant elle était burlesque. A l'inverse, l'effort marqué par d'autres pour se défaire de leur normalité, qui plus est, conforme aux attentes, était pitoyable. J'avais trouvé quant-à moi un "rythme de croisière" qui, tout en me permettant de me fondre dans le moule, me correspondait mieux.

Nos chefs n'en restaient pas moins d'habiles persécuteurs, mais l'emprise sur moi n'avait plus la même consistance. Je ne me rendais pas de gaité de cœur au bureau, mais l'étais animé d'un espoir, celui qu'en apportant quelque chose aux autres, j'en repartirai alors plus heureux. Parfois, un petit passage à la boulangerie me permettait de renforcer le message par un acte concret.

Or, ce matin là, je fus convoqué dans le bureau de la direction. Comme il en avait pris la désagréable habitude, notre directeur ne m'avait pas prévenu de cet entretien. Je redoutais l'instant où, ne sachant à quelle sauce j'allais être mangé, il allait me demander de m'asseoir pour m'annoncer une quelconque sentence. Avant de franchir le pas de sa porte, précédé comme il se doit de son assistante qui ouvrait donc la marche pour m'annoncer, je soignais mon apparence et pris un air circonstancié.

Dans le somptueux bureau que je ne voyais qu'assez épisodiquement, tout reflétait la différence de statut. Ici, point de restrictions, de mesures conservatoires ou d'économie. Tout était au contraire exubérance, luxe et standing de haut niveau. J'en étais malade à l'idée que cela n'avait pu se faire qu'avec la sueur et la peur au ventre de nombre de salariés de l'entreprise. J'avais même quelque scrupule à m'engoncer dans le fauteuil de cuir aux accoudoirs en boiserie vernie que me désigna mon chef.

Faisant mine d'avoir un dernier mot à écrire sur une quelconque note, il me mit ainsi en position d'attente inconfortable sans mot dire. Mais je déjouais son apparent mépris par l'indolence que je traduisis en me prenant de mon portable au creux de la main. Cela l'agaça sûrement car il posa bruyamment son stylo en lâchant un : "bien !" volontairement autoritaire.

A présent, nous nous observions et ma concentration était extrême.

- "mon cher Patrick, comme vous le savez, Coralie nous a quittés brutalement il y a quelques temps déjà, et l'intérim de Jean-Robert n'a pas pour vocation de perdurer. Aussi, je vais être direct, il me faut à ce poste quelqu'un de volontaire, engagé et convaincu".

Il ne manquait pas de toupet, évoquer de cette manière le départ de Coralie avait quelque chose de cynique qui me prédisposait déjà au rejet, et même, m'indisposait.

- "j'ai d'abord pensé à prendre quelqu'un au service RH" poursuivit-il sans ménagement, "mais je pense, et le pôle de direction avec moi, qu'il faut garder une certaine cohérence dans nos services. J'ai donc une simple question à vous poser: vous sentiriez-vous prêt à assumer cette responsabilité ?"

Et avant que je n'aie pu répondre il ajouta:

- "vous aurez noté que c'est un poste difficile et qu'il me faut votre entière collaboration".

- "ai-je le temps de la réflexion ?"

- "vous l'avez, mais, comme il se doit au vu des circonstances, ne tardez pas, sans quoi je serai amené à penser que vous doutez de vos capacités et que vous n'êtes pas l'homme de la situation".

Je comprenais alors l'horreur de la situation dans laquelle il avait dû mettre Coralie et pourquoi elle en était arrivée à ce geste. Je n'avais pas en face de moi un interlocuteur ordinaire avec des mots

d'encouragement ou sur lesquels m'appuyer pour faire mon choix. Je pressentais même qu'il avançait déjà ma réponse et que cette manière de "cuisiner" ma sensibilité avait pour objectif de me faire choir au pied du mur, sans même en avoir jaugé la hauteur.

Bien sûr, l'entretien se termina sur cet affreux dilemme entre un tournant de carrière prometteur et l'assurance d'un déficit quotidien qui m'aurait à l'usure. Mais aussi entre adhésion à ce système inhumain et courage stratégique. Je ne savais que faire de cette décision que je préférais alors ne jamais eu à avoir à prendre. Et c'est avec dépit que je me rassis derrière mon bureau. Je tirais à moi le pot de la plante artificielle qui me servit alors d'écran de protection pour m'abriter des regards. Je revis la mine défaite de celle qui me précéda dans le "bureau des tortures" comme l'avaient baptisé nombre de mes collègues.

Les règles sociales imposées par un marché sans cesse plus orienté vers la performance et la quintessence économique que vers le respect de l'être étaient largement usitées dans les grandes entreprises. Aussi, il n'était pas surprenant de voir ces méthodes appliquées à la notre. Cependant, la différence résidait dans la manière dont notre direction s'était emparée de cette mission. Elle en avait tout simplement éradiqué toute relation humaine jusqu'à en empêcher l'existence par des barrières aussi bien physiques que morales. Celles et ceux qui ne pouvaient le supporter en faisaient irrémédiablement les frais et, parfois au sacrifice de leur vie.

J'étais convaincu que l'étrange personnage à la philosophie si saisissante était une forme de réponse à cette apparente désinvolture par rapport à la chose humaine. En quelque sorte il était le reflet inversé de notre directeur. Tout comme le Ying a son Yang, le noir contraste avec le blanc, le bien avec le mal. Je ne savais pas encore comment ni pourquoi mais ce qui relevait plus de la philosophie que de la réalité était peu à peu en train de prendre forme sous mes yeux.

L'image de la détresse de Coralie me servit alors de repère. Je n'avais pas plus d'affinité envers elle qu'avec d'autres collègues, mais sa disparition avait focalisé mon attention sur les dangers qui nous

guettaient tous. Si on n'y prenait pas garde, d'autres risquaient la chute et je ne tenais pas à être le prochain. Malgré mes aptitudes à surmonter certaines épreuves, je n'en restais pas moins fragile, comme tout le monde, et j'avais conscience de mes limites. Coralie devait aussi en avoir conscience, alors, à quel moment avait-elle basculé ?

Avant de rendre ma décision, il me fallait être au clair avec cette épineuse question. Même Julie ne me serait pas d'un grand secours, car elle subissait également de fortes pressions dans son travail et je ne pouvais pas lui demander de trancher pour moi; Tout au plus, je me devais de lui parler de cet entretien et du choix que je m'apprêtais à faire.

Plongé dans mes cogitations, la tête entre les mains, j'eus un sursaut quand la plante se mit à bouger. Gaëlle se tenait devant mon bureau et, sans mot dire, posa une tasse de café à côté du pot de fleur. Elle me dévisagea, sourit, puis s'en retourna comme elle était venue, sans dire un mot et sans entendre le merci que je lui lançais du bout des lèvres. Dans l'anse de la tasse, un petit bout de papier était coincé. Après l'avoir déplié, je pus lire: "Coralie te dit merci".

Bondissant de la chaise, je rattrapai Gaëlle et l'entraîna vers l'espace café. Quand nous fûmes à l'écart des oreilles indiscrètes je lui demandais:

- "Tu peux m'expliquer ?" tout en brandissant le papier.
- "Coralie m'a demandé de te remercier".

Presque fâché de la réponse incongrue, je lui dis un peu sèchement:

- "Tu parles d'une morte ! Je ne crois pas aux fantômes, alors qu'est-ce que c'est que cette histoire ?"

Je l'avais un peu effrayé par le ton de ma voix, elle eut un geste de léger recul.

- "Tu ne me croirais pas. Tout ce que je peux te dire, c'est que je te transmets un souhait exprimé par Coralie. D'ailleurs, je pourrais te retourner la question: de quoi te remercie t'elle ?".

Alors que j'allais répliquer, toujours sous le coup de la stupeur qui m'avait irrité, tel une apparition, "l'homme au café", sorti de nulle-part intervint dans la conversation:

- "... de ne pas l'avoir oubliée, par exemple ?" fit-il d'un ton interrogateur.

Et nous de rétorquer en chœur:

- "mais qui êtes-vous donc ?"

- "je vous apporte des réponses à vos interrogations, cela ne vous suffit-il pas ?"

- "Oh que non ! Je pense même que vous devriez vous montrer moins indiscret, nous étions en train de discuter". Mon ton était encore sévère et je m'étais détourné de Gaëlle pour désormais m'en prendre à ce monsieur que je trouvais très impoli.

- "Je ne crois pas que ce soit moi qui vous ai mis en colère, je ne pense pas non plus que madame Berrier y soit pour quelque chose". Il dit cela en me regardant avec, dans ces yeux, la certitude que je n'y trouverais rien à redire. Et il avait raison, Gaëlle, pas plus que lui n'était à l'origine de mon état.

- "Si vous mettiez un nom sur vos peurs, vous sauriez qui vous met dans cet état, et vous sauriez prendre aussitôt la bonne décision".

Soit il était bigrement bien renseigné, soit il utilisait des phrases à double sens que j'interprétais comme m'étant destinées et particulièrement opportunes.

Gaëlle, qui s'était tenue à l'écart pendant un instant, intervint à son tour:

- "d'où tenez-vous tout cela ? Et qui vous a demandé de vous en mêler ?"

- "mais,... de vous-même ! Et c'est bien vous qui avez accepté de porter le message de Coralie jusqu'à Patrick"

On peut dire que sa réponse fit l'effet d'une bombe dans le regard de Gaëlle. Comme si elle venait de prendre un coup en pleine poitrine, elle recula d'un pas presque en tombant. Son café l'éclaboussa et, tout en écartant le gobelet pour ne plus se salir, elle baissa la tête vers ses habits afin de constater les dégâts, je fis de même, instinctivement. Affairés, nous ne vîmes pas notre homme quitter le local, et, quand nous levâmes les yeux, il avait disparu.

Habitué à ses frasques, je n'en fus pas trop surpris, mais ma collègue en resta bouche bée, posa le récipient sur la machine et se précipita dans le couloir pour constater la disparition du barbu. Faute de lui trouver un nom, c'est en effet à sa barbe que j'identifiais désormais mon personnage.

- "on va lui imputer un budget "café renversé" et nettoyage à notre bonhomme" dis-je avec un sourire.

- "mais,... tu sais qui c'est ce type ?"

- "pas encore, mais je compte bien le savoir,... quand j'aurai réussi à l'attraper. Il file comme le vent".

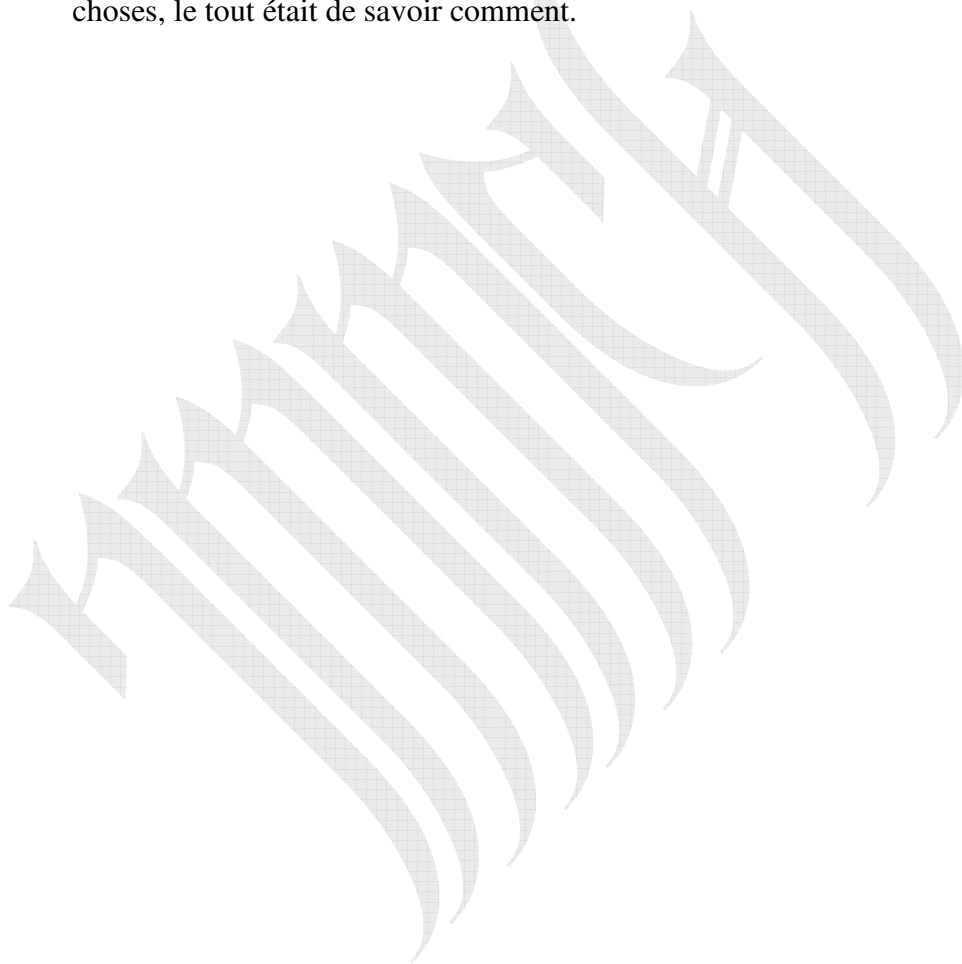
Et après un court laps de temps:

- "du coup, j'en ai oublié notre conversation. Ah, si ! Finalement, comment savais-tu que je pensais à Coralie en sortant du bureau du boss ?".

- "c'est quand tu y es entré que j'ai, moi aussi, eu un flash. Je l'ai revue dépitée qui rangeait ses cartons. J'espérais que ton entretien

ne se soit pas passé de la même façon. Le café, c'était un peu le prétexte pour évaluer dans quel état tu étais. Tu comprends, qui nous apportera des croissants si tu n'es plus là ?".

Le rire était jaune, mais Gaëlle avait vu juste. Ce n'était certes pas le moment de flancher. Pourtant, en prenant cette place si abominable fut-elle, j'avais l'opportunité de changer le cours des choses, le tout était de savoir comment.



Chapitre 5 - Le choix

Dès le lendemain, je demandais à être reçu par le directeur. C'était un moment stressant car le sentiment d'être constamment épié rendait ces contacts plutôt difficiles. Mais la nuit, et surtout le barbu portant conseil, j'avais pleinement muri ma décision. Elle ne fut pas d'ailleurs celle que j'aurai prise la veille dans son bureau.

J'avais évité d'entrer dans les détails des événements de la journée avec Julie. Elle s'inquiétait beaucoup pour Annabelle et je ne tenais pas à en rajouter. A ce propos, j'avais rendez-vous avec le directeur de l'école dans l'après-midi et ma demande d'absence était toujours suspendue à la décision du chef. Décidément, il faisait la pluie et le beau temps et ne se préoccupait pas beaucoup de la vie privée de ses employés.

Sur le chemin vers l'échafaud - c'est sans doute ainsi que l'interprétèrent les collègues qui me suivaient du regard quand je me rendis à la direction - je repensais à ce que m'avait dit le barbu: "Si vous mettiez un nom sur vos peurs, vous sauriez qui vous met dans cet état, et vous sauriez prendre aussitôt la bonne décision".

Cette remarque avait motivé mon choix et j'allais, stressé mais décidé, car j'avais tranché. Si le culte du chef semblait faire la quasi-unanimité pour obtenir quelque chose dans ce lieu, j'avais pris ma décision de manière sereine et résolue. L'assistante Gislaine Romand-Limours dû bien le sentir, car je n'eus pas besoin de m'annoncer. Elle se leva dès qu'elle me vit entrer dans le hall du pôle direction, en oublia presque de prévenir le directeur par l'interphone, puis m'accompagna jusqu'à sa porte.

- "merci, madame Romand, je vais ouvrir moi-même"

Elle fut prise de panique à l'idée que cette "originalité" ne lui coûte quelque reproche, mais je m'empressais de la rassurer en ajoutant:

- "je prends sur moi, vous avez fait votre travail" et je lui souris généreusement.

Après avoir frappé à la porte, j'entrais sur l'invitation sèche par le seul mot: "oui !".

Comme à son habitude, la tête dans ses papiers, il ne s'aperçut même pas que Gislaine n'avait pas fait allégeance en ouvrant elle-même la porte.

Mais cela sembla l'interpeler car il leva soudainement la tête et s'apprêtait à l'appeler, tendant le cou tel un coq et prononçant la première syllabe de son nom, quand j'intervins:

- "j'ai moi-même demandé à votre assistante ne me laisser entrer seul, elle est bien à son poste, soyez rassuré".

Je venais visiblement d'irriter ce chef qui s'autorisait des préceptes d'un autre âge en se faisant servir comme un souverain. Je lus sa réprobation dans ses yeux, et j'eus presque envie de sourire de malice, mais je sus rester digne et n'afficher aucun sentiment. Pourtant, sa première remarque fut suffisamment cinglante pour me signifier qu'il était l'autorité:

- "je pense être seul juge de cette appréciation, veuillez vous asseoir !".

Il prit alors une posture héritée sans doute d'une vie antérieure dans une quelconque monarchie. Son visage se transforma en une sorte de masque et le ton fut sarcastique quand il me dit:

- "alors, vous avez prit une décision ?".

D'abord assis sur le rebord du fauteuil, je m'engonçais dans celui-ci, prenant une sorte de "contre-posture". Je répondis alors avec assurance:

- "je pense en effet avoir pris une bonne décision. Vous m'avez fait remarquer, à juste titre que ce poste requérait volontarisme, engagement et conviction. En outre, vous avez ajouté que vous accordiez à ce poste une qualification de collaborateur et

que la mission est difficile. Je suis donc votre réponse à cette attente. Ceci dit, je dois ajouter quelques conditions..."

Cette simple remarque changea brusquement l'apparence de son masque. Les plis de son front se firent plus marqués, les yeux moins obliques et il croisa lentement ses mains comme un signe de supplication. J'avais longuement étudié ces phénomènes lors d'un postulat pour changer d'emploi. Un cabinet externe m'avait coaché et l'un des thèmes était basé sur les postures comportementales. Son attitude traduisait une surprise et la parade du geste du suppliant révélait une mise sur la défensive qui me laissait un angle de tir assez ouvert.

- "... premièrement, je ne peux exercer ces responsabilités qu'avec un cahier des charges précis et clair. Deuxièmement, je compte réformer un certain nombre de choses. Je crois en effet à leurs vertus et l'efficacité qui en résultera sera profitable à l'ensemble de l'entreprise. Je pense même que ce projet pourrait servir de modèle en cas de réussite. Je compte donc sur votre appui et votre confiance sans lesquels il me sera impossible de réaliser quelque chose de concret. Enfin, troisièmement, je souhaite que vous m'accordiez un budget dont le montant vous sera communiqué au terme d'une période d'évaluation-bilan que j'estime à un mois. Ce budget sera couvert sous six mois au maximum et l'investissement sera décuplé en rendement. Voilà ma proposition".

J'aurai pu ajouter "c'est à prendre ou à laisser", mais je ne tenais pas à lui tendre la moindre perche vers le mot "laisser". Assuré de la réussite de mon exposé, j'attendis sa réponse".

D'abord visiblement consterné par tant d'audace, puis reprenant ses esprits, il me dit:

- "vous ne m'avez pas habitué à tant de charisme et de culot mon cher Patrick. J'espère pour vous que vous mesurez l'ampleur de vos ambitions, car je compte bien mettre mon veto sur tout ce qui ressemblera à une dérive".

- "vous n'aurez pas à le faire. Si vous répondez à mes attentes, c'est la réussite assurée. Dans le cas contraire, je vous aurai remis ma démission dès ce matin".

Là encore, cette réplique le mit en position de repli. Tel le stratège qui doute de ses capacités à faire front face à l'ennemi, il était en train de faire machine arrière, j'avais gagné, je le sentais.

Effectivement, à ma mine satisfaite, mes collègues constatèrent une évidente victoire. Même Gislaine sembla ravie de me voir sortir tête haute du bureau. Avant d'en sortir, j'avais pris soin de demander comme ultime condition qu'elle ne fut plus mon ouvre porte lors de mes prochaines visites. Je sus plus tard qu'il s'empessa de le lui faire savoir aussitôt que j'eus quitté l'ancre du diable.

J'en avais profité pour négocier sans détour mon après-midi de congés pour le consacrer au devenir de ma fille. Aussi, je quittais le bureau avant le repas et comme je traversais le hall de l'immeuble à grandes enjambées, le concierge m'interpella. Le barbu était à son poste, juste à côté des ascenseurs. Me tendant un emballage papier contenant un sandwich, il me sourit et me dit:

- "prenez au moins le temps de manger, Annabelle en a besoin". Une larme perla à mon œil, mais je n'avais effectivement pas le temps de m'attarder, le rendez-vous avec le directeur de l'école ne me laissait que le temps des transports pour m'y rendre.

- "Dieu vous le rendra"

- "Il mange à satiété en ce moment, il n'en a pas besoin"

A chacune de ses apparitions, le barbu me rendait incrédule sur la réalité de ce que je vivais. Il avait une telle façon d'annoncer les choses en sachant tout de moi et des autres que cela en était irrationnel. Il aurait pu me dire la même chose sans ajouter l'allusion à Annabelle, ou bien sans utiliser son prénom, ou surtout sans savoir que je sauterai le repas de midi, que ça m'aurait paru presque normal, mais là, on frisait la magie. Quand Julie me croyait envouté, elle avait peut-être raison de le craindre.

L'entretien avec le directeur fut intéressant. Il mesurait les difficultés que rencontrait son personnel et l'établissement en général, mais le cas d'Annabelle le plaçait face à une autre réalité. Cette enfant était tout simplement traumatisée par la perte de repères, les actes de violence dont faisait l'objet ce lieu sacré de l'enseignement.

Il me promit de veiller à préserver les enfants dans leur ensemble des conséquences directes de ces événements, mais dût bien reconnaître le peu de moyen dont il disposait pour endiguer le phénomène. L'idyllique protection que je revendiquais pour les miens semblait anecdotique en regard de ses problèmes de chef d'établissement.

Je repartis convaincu de sa bonne foi, mais inquiet tout de même. Mais alors que je tournais le coin de la rue qui faisait l'angle du collège, je vis un homme âgé foncer droit vers un réverbère qui était fort mal placé. Il allait le percuter quand, dans un geste réflexe, je le retins par le bras. Il avait les traits d'un homme fatigué.

- "merci !"
- "de rien, vous allez bien ?"
- "oui, très bien,... vous voyez, Dieu me l'a rendu"
- "de,... de quoi parlez-vous ?"
- "vraiment, vous ne voyez pas ? Et si je vous dis que vous ne devez pas vous inquiéter pour ce collège, toujours pas ?"

Je ne pouvais pas croire un instant ce qui était en train de se passer. Je proposais alors au vieil homme de l'accompagner sur un bout de trajet, ce qu'il accepta avec un plaisir non dissimulé.

- "si je vous pose des questions précises, y répondrez-vous ?"
- "j'y répondrai, encore faut-il que vous soyez prêt à entendre et comprendre mes réponses" dit le vieillard.

- "dois-je comprendre que les réponses seront cruelles, ou bien difficiles ou encore que je ne les accepterai pas, ou alors que je suis sourd et que je ne pourrai pas percevoir le son de votre voix ?"

Il rit.

- "vous commencez à murir, mon cher, mais ce que je vous dirai n'est pas du domaine de l'audition ou d'une quelconque culture, il s'agit bien d'une autre forme d'écoute et de compréhension, mais ça, vous l'avez déjà acquis".

- "d'accord, voici donc ma première question: suis-je dans un monde réel quand je vous rencontre ?"

- "oh ! Ça oui, bien réel"

- "comment est-il possible de vous rencontrer avec différents visages, en des lieux différents et que vous me connaissiez si bien ?"

- "peu importe celui qui vous adresse ces mots, seul compte le message que vous pouvez en tirer. Lorsque vous entendez ma voix, ce ne sont pas vos oreilles qui entendent".

- "d'après vous, suis-je un bon public ?"

Il rit encore:

- "si vous m'interrogez sur votre capacité à comprendre, je dirai que vous êtes encore un enfant, mais que vos premiers pas sont encourageants"

- "une dernière question: êtes-vous sûr que je sois prêt à ce changement ?".

- "vous parlez de votre travail, aussi, vous savez que votre cœur a parlé plus fort que votre tête et c'est tant mieux".

- "pardonnez-moi, je dois ajouter une toute dernière requête: accepteriez-vous de me seconder dans cette tâche, je veux dire, concrètement, en étant mon adjoint ?"

- "mon garçon, je vous ai déjà répondu lorsque vous m'avez posé votre deuxième question".

Nous nous arrêâmes. Il était fatigué et demanda à s'asseoir sur un banc tout proche. Après l'avoir installé, je pris congé de lui, sachant bien que j'allais le revoir, ici, ou ailleurs.

Je cultivais sa dernière formule. La réponse à ma deuxième question était l'importance du message et non de la personne. Cet éclaircissement me permit de trouver la solution. J'éprouvais alors un grand soulagement et je me mis en route pour l'école de Benjamin que je devais récupérer avant de rentrer.

Ma nomination officielle n'intervint qu'une semaine plus tard et j'avais profité de l'intervalle pour déjà entreprendre des changements. Ma première conquête fut de placer le rendez-vous café au centre de l'open-space et je projetais déjà de rendre la pause obligatoire au moins deux fois par jour. Si l'aspect obligatoire visait à contrecarrer une interdiction implicite, elle n'avait rien de formel. A ce signe de ralliement, j'obtins déjà la faveur de la majorité des collègues.

Le directeur et ses acolytes étant friands de réunions plénières, j'allais en faire une à l'issu de mon bilan, et je leur réservais une surprise. J'avais temporairement délégué mon travail à quelques homologues compatissants ce qui me permettait de me consacrer entièrement à la production d'un budget chiffré aussi ambitieux que réaliste.

Je travaillais sans relâche car j'étais convaincu d'avoir quelque chose de concret à faire pour donner de l'espoir et donc de la vie à ce service moribond. Julie ne me posa aucune question, mais elle voyait bien que mes nouvelles fonctions m'avaient redynamisé.

Quant-à moi, malgré le surcroît de travail, je trouvais plus de temps à consacrer à nos enfants et particulièrement à l'ainée. J'étais plus disponible car moins occupé à cogiter des soucis récurrents. Pour l'heure j'avais comme horizon un objectif et j'étais soutenu par une force impalpable mais bien réelle.

Au point d'avancée de mon travail, je pourrai rendre mon verdict d'ici quinze jours et, d'évidence, j'allais obtenir le budget souhaité. Si tel n'était pas le cas, la responsabilité incomberait totalement au directeur et à des méthodes non adaptées.

Coralie ne serait pas partie pour rien !

Chapitre 6 - Renaissance

Le jour du bilan était venu. J'avais réuni pour l'occasion l'ensemble du service sans les membres de la direction. Mon but était de préparer le personnel à une remise en cause totale de la façon de travailler, non sur le fond, mais sur la forme.

La gorge nouée, je m'apprêtais donc à demander à chacune et chacun de mes collaborateurs un soutien indéfectible qui les conduirait, selon moi, à un mieux vivre dans leur travail. Si la tâche paraissait simple car elle n'opposait aucune contrepartie, le fait de me positionner en rassembleur était quelque chose de nouveau pour moi qui n'était rien qu'un simple employé parmi d'autres jusque là.

La salle de conférence située au dernier étage avait été réquisitionnée pour réunir le service. Je tenais ainsi à éviter l'oppression des murs et aussi à marquer physiquement de la distance par rapport au pôle direction trois étages plus bas. Le fait d'être situé "au-dessus" avait une valeur symbolique qui n'était pas innocente non plus. La grande salle était agencée en auditorium, mais les chaises étant mobiles, je commençais par demander à chacun d'en prendre une et de se mettre où il se sentait le mieux. La démarche en surpris quelques-uns mais tout le monde s'exécuta et bientôt, une sorte de cercle se forma. J'étais assis en périphérie de celui-ci car j'estimais ma position parmi eux et non au centre.

Comme j'allais entamer la réunion, j'aperçus la silhouette du barbu dans l'encadrement de la porte. Non sans m'avoir adressé un discret clin d'œil, il prit une chaise et s'inséra discrètement dans l'auditoire.

- "je repose l'essentiel de mon projet sur le bien être au travail. J'ai observé que notre boulot est resté à peu près le même depuis des années. Ce qui a changé, c'est l'environnement.

J'ai donc posé la question à chacune et chacun d'entre vous: quelle priorité donneriez-vous si on devait changer quelque chose dans notre environnement ? Voici une liste de vos réponses. C'est assez éloquent, et si je ne prends comme seul exemple que

l'infrastructure des bureaux, tous ou presque s'accordent à dire que les plantes artificielles sont moches et inspirent quelque chose de morbide. Je suis de cet avis.

Lorsque j'ai accepté ce poste, j'ai d'abord fait confiance à vous pour pouvoir avoir confiance en mes propres capacités. J'ai mis sur papier tout ce que je voudrai changer et je vous ai ensuite posé la même question. Vous n'avez pas été unanimes, mais presque. Vos réponses recoupaient les miennes, donc nous pouvions y arriver. Et pour les quelques-uns qui avaient autre chose à apporter, je leur ai réservé la meilleure place: celle où ils et elles pourront s'exprimer.

Je ne vous demande pas de me suivre, mais j'irai défendre nos intérêts devant notre direction et je compte bien obtenir les moyens d'arriver à mieux travailler."

Il y eut d'abord un long moment de silence. Enfin, le plus hardi osa une question. Elle concernait mes chances de réussite par rapport au passé. J'ai répondu que je ne regardais pas en arrière et que je ferai ce que j'estimais juste. Comme celle qui m'avait précédé était encore dans les mémoires, certains osèrent avancer la difficulté de tenir bon. La confiance qui m'animait étant mon principal moteur, j'affirmais cette différence pour justifier mon choix. Coralie n'était pas plus fragile que moi ou qu'un autre, simplement, elle avait échoué parce que nous n'avions pas été à ses côtés, par peur. Désormais, la peur serait chassée, quitte à braver des interdits. On ne pouvait pas prétendre à une bonne santé d'entreprise quand celle-ci reposait sur la peur.

J'avais chiffré un budget assez ambitieux, mais j'étais sûr que si ça fonctionnait, le retour sur investissement serait très vite positif. Je terminais ma réunion en précisant que je n'excelsais pas dans ce genre de "grand messe", mais que celle-ci était essentielle à mes yeux. Enfin, j'annonçais à tous que j'avais l'intention de demander à Gislaine de rejoindre l'espace de service et à Gaëlle Berrier de bien vouloir m'aider dans ma tâche. Cette dernière, présente fut un peu surprise, aussi, je lui proposais d'en discuter avant de demander cette mission auprès du directeur.

En sortant de la réunion, j'avais obtenu un crédit de confiance qui me serait indispensable pour faire fructifier mon projet. Le barbu

me le confirma en m'adressant simplement ces quelques mots d'encouragement:

- "c'est bien, vous aurez gain de cause".

Malgré ces mots plaisants à entendre, l'entretien avec la direction qui signifiait mes propositions fut pour le moins houleux. Je n'y mis aucune réserve, mes conditions n'étaient pas négociables. La réussite était conditionnée par ce projet et lui seul permettrait de maintenir notre rang sur le marché. Je dois reconnaître que le point de rupture a été frôlé à maintes reprises, surtout quand je mis en exergue les luxueuses extravagances du pôle direction.

- "vous aviez besoin de quelqu'un de dynamique, engagé, de confiance et qui serait votre collaborateur ? Attendez-vous de moi que je ne sois qu'un terne reflet de la morosité qui règne de l'autre côté de cette porte ? Si vous le pensez, je m'en vais de ce pas, mais si au contraire vous voulez donner une chance à ce service d'être le leader qui entraînera les autres, donnez-moi le budget que j'ai chiffré, et je m'y engage."

Par ces mots, non seulement je prenais un risque qui, si je n'avais pas eu totalement confiance en mes rencontres avec le barbu, était suicidaire, mais j'ébranlais sérieusement la crédibilité de l'homme à qui je tenais tête. C'était lui avec moi ou lui sans moi, mais ce n'était sûrement plus moi avec lui. Il l'avait bien compris et son hésitation fut à la hauteur de l'enjeu. Il me proposa de remettre sa décision au lendemain.

Je sortis liquéfié de son bureau et, alors que je ne m'y attendais pas du tout, Gislaine attendait debout, appuyée à son bureau, un verre de jus de fruit à la main et saluant d'un sourire ma prestation. Malgré l'épaisse porte, elle n'avait pas perdu une miette de cet entretien. Parmi mes revendications sa place avait été négociée au sein d'un bureau clair plutôt que dans ce sombre couloir seulement éclairé par quelques spots. De plus, désormais, elle n'aurait plus à servir de portier, chacun étant capable de se présenter lui-même. Ce changement que j'estimais être un progrès avait fortement exaspéré

son patron, mais je savais que cette femme le souhaitait et j'avais mis l'énergie de conviction pour l'obtenir. Mise à l'écart du fait de son statut et de l'emplacement de son bureau, elle vivait mal les railleries dont même son nom à consonance aristocratique faisait l'objet. Je m'étais juré de la réhabiliter et ce déménagement était un premier pas.

Sans que je ne lui eusse adressé un seul mot, elle me remercia. Comme je prenais le verre qu'elle me tendait, elle ajouta:

- "vous ne savez pas le bien que vous venez de faire"
- "un peu, quand même, sans quoi je ne le ferais pas"
- "je vous donne un verre, mais vous m'avez rendu la vie"

Cette affirmation me mit mal à l'aise. Mais pour appuyer son propos, elle ouvrit un tiroir de son bureau et m'invita à y regarder. Il était rempli de boîtes de médicaments divers. Elle se saisit de l'une des boîtes et me confia:

- "il m'est déjà arrivé d'en consommer sans mesure,... volontairement".

A mon air effaré, elle acquiesça en opinant de la tête pour bien enfoncer le clou.

Je ne peux pas dire précisément quel fut mon sentiment à ce moment là, mais j'eus un mélange de pitié et de bonheur d'avoir pu peut-être et sans le savoir, lui éviter le pire.

J'avais comme premier objectif de ré-agencer le cloisonnement des bureaux en fonction des indications des uns et des autres; Il apparaissait en effet que ces séparations n'étaient pas "naturelles" et qu'elles desservaient les échanges normaux entre des personnes qui devaient communiquer et qui ne le faisaient plus, rompues à cette séparation autant physique que morale. Dans la foulée, et profitant de l'aide de tous, on remplaça toutes les plantes poussiéreuses par de vraies plantes et fleurs que chacun s'engagea à entretenir comme un signe de vitalité du service. A chaque regard

réprobateur des ingénieurs ou de notre chef, j'opposais un sourire confiant qui les déroutait.

En une semaine, profitant des bonnes volontés et du temps libre de chacun, tout le dix-septième étage fut transformé. La luminosité était bien meilleure - il faut dire que je m'étais fait aider des conseils d'un décorateur - et la circulation plus agréable. Elle permettait aussi des trajectoires plus aléatoires, rendant le travail moins monotone et les rencontres fortuites plus fréquentes. Rien que cet aspect autorisa de nouvelles conversations, et quelques échanges pratiques.

Tout cela n'avait rien d'idyllique bien sûr, car le formalisme était si bien installé qu'aucun n'osait croire en ce changement. C'est au deuxième palier que le progrès fut décisif. COSMaster fut abordé sous l'angle innovant de la découverte et non plus de l'apprentissage quasi scolaire quand Fabrice, revenu à ma demande faire une incursion dans notre service, joua la complicité comme je le lui avais demandé. Il proposa même une partie de ses services bénévolement, inspiré sans doute par le changement qui s'opérait sous ses yeux. Il m'affirma que cette nouvelle approche devait avoir des répercussions jusque dans sa propre société.

Je ne maîtrisais pas tout et il me semblait que les commandes m'échappaient et que le pilotage se faisait de manière très partagée, ce qui contribuait finalement à sa réussite. La confiance que j'affichais était le reflet de ce que je ressentais et que j'arrivais peu ou prou à transmettre. Un virus bénéfique se propageait à tous mes collègues et je ne savais pas comment cela se produisait. Seule la flamme toujours présente et symbolisée par le barbu me rappelait que ça n'était pas le fruit du hasard.

Je ne me sentais pas l'âme d'un manager, mais j'étais animé d'une force indicible qui réunissait autour de moi des personnes de grande valeur parce qu'elles croyaient en moi. J'avais osé braver l'ordre établi, au prix peut-être de ma place dans l'entreprise, cela me valait un statut héroïque que je ne revendiquais pas. En réalité, j'étais persuadé que chacun eut été capable de la même démarche, mais,

bridé par la peur, n'avait pas franchi le cap. Ce qui m'avait décidé était contrôlé par mes récentes rencontres avec "l'homme destin", le barbu.

Huit jours plus tard, le silence qui, d'ordinaire planait comme la mort sur notre service avait fait place à un léger brouhaha qui ne dérangeait pas le travail, mais donnait sens au mot vie. Les plantes, les fleurs et d'autres signes ostensibles marquèrent à leur tour l'évolution. Immanquablement, elle se traduisit dans les résultats. On ne fit pas de miracle dans nos affaires, mais le climat était propice à l'intérêt de nos clients. En effet, une synthèse rapide permit de constater une baisse des appels pour doléances au profit d'appels plus cordiaux et quelques nouveaux clients. Même si la relation de cause à effets n'était pas au cœur de la démonstration, on ne pouvait que se satisfaire de ce changement.

Mais un événement survint que je n'attendais pas. Dominique, un des chargés de relation clientèle vint me trouver. Sur un ton suppliant, il me fit part de ses craintes quant-au réaménagement de ses horaires. Il m'expliqua avoir essuyé un refus auprès de la direction suite à une demande d'adaptation. Il me demanda d'intercéder pour sa cause puisque, selon lui, j'avais désormais "le boss dans ma poche". Son cas ne fut pas isolé d'ailleurs, et d'avoir soudain une recrudescence de demandes diverses m'obligea à faire un point avec le service tout entier. Mais je ne savais pas comment m'y prendre. En effet, la courbe ascendante risquait fort de s'effondrer si j'essuyais un revers dans le soutien dont j'avais bénéficié jusque là.

Aussi, au matin de la réunion que j'avais fixé, un visiteur imprévu entra dans mon bureau. Comme j'avais définitivement renoncé à fermer la porte derrière laquelle Coralie avait étouffé son malheur, je ne l'entendis pas s'approcher. Pour ne pas me surprendre, il se plaça dans l'axe de mon écran d'ordinateur, sa silhouette faisant alors une ombre qui me sortit de ma concentration. Je n'eus aucune peine à comprendre, même si la personne qui se tenait devant moi n'était pas précisément celle à laquelle je m'attendais. La jolie jeune femme était du service ordonnancement et était descendue de deux étages pour arriver discrètement jusqu'à moi. Elle dit:

- "la confiance est dans l'autre autant que dans soi-même, s'il ne comprend pas, c'est qu'il n'a pas confiance en lui et qu'il repose cette confiance en d'autres".

- "toujours vos énigmes très prosaïques, n'est-ce -pas ?"

- "vous savez bien ce que je veux dire".

- "si je vous dis, là, que je ne comprends pas, me direz-vous que c'est parce que je n'ai pas confiance en moi-même ?".

- "oui".

- "donc je dois croire que mon intervention sera comprise".

- "donnez la confiance que vous avez reçue, elle est la clé pour ceux que vous essayerez de rassurer".

- "mais je ne suis pas un surhomme !" m'exclamais-je avec un ton presque colérique.

- "précisément !" répondit la jeune femme.

- "eh bien, il me reste à vous remercier, c'est ça ?"

- "vous avez la graine, à vous de la faire germer".

- "merci, ... euh ? ...".

- "Coralie, pour vous servir".

- "si c'est une blague, elle n'est pas de très bon goût"

- "pourquoi dites-vous cela ? Doutez-vous encore ?"

Dans un dernier sourire, elle tourna les talons, et sortit comme elle était arrivée.

J'en fus estomaqué.

La réunion informelle était prévue dix minutes après. Elle était intervenue seulement quelques minutes avant ma confrontation et je savais que ses quelques paroles seraient décisives. Il me fallut cogiter chaque mot, chaque tournure, et, comme pour les fois précédentes, la lumière fut. J'entrais dans le local café que j'avais choisi pour son côté convivial, et, avant de m'élancer, je me servis un café. Les mots me vinrent comme un air, une ritournelle qui enchante l'esprit et sonne aux oreilles pour nous plaire.

- "savez-vous qui je suis ? Je ne suis pas différent de vous, j'ai grandi dans cette maison et n'ai jamais été supérieur à quiconque par la pensée. Notre directeur ne m'a pas confié la mission que je suis en

train de bâtir, il en voulait une autre. Mais je suis sûr d'avoir choisi la bonne voie. Cela fait de moi une cible facile pour nos chefs si j'échoue. Je ne peux pas, à ce stade, vous promettre ce pour quoi je ne me suis pas engagé. Mais je vous entends, je vous comprends, et l'heure viendra où je pourrai répondre. Alors je vous demande, en attendant, d'être un peu patients, et de me faire confiance, comme je vous fais confiance, moi aussi."

Il y eut un silence, jusqu'à ce que Dominique le rompe en disant simplement:

- "tu m'as donné ce que j'étais venu chercher ici".

Et comme je comprenais peu à peu ce nouvel univers dans lequel j'évoluais depuis quelques semaines, je lui répondis en le prenant par le bras et un peu à l'écart:

- "descendre et monter deux étages, c'est facile par l'ascenseur, surtout accompagné du concierge n'est-ce-pas ?".

- "jolie concierge pour cette fois-ci" répondit-il avec un sourire en coin.

Et nous éclatâmes de rire, sous le regard stupéfait des autres.

Chapitre 7 - En fin de compte

Il s'écoula quelques semaines au terme desquelles je fus convoqué par la direction. Les détails techniques de mon entrevue importent peu, mais l'entretien en lui-même résume assez bien les caractéristiques des relations de pouvoir.

J'avais réussi à tenir mes objectifs, les résultats budgétaires montraient que je n'avais rien grevé sur les objectifs convenus antérieurement à mon projet. Financièrement, j'étais dans le créneau imposé. Mais mon bilan comprenait un budget alloué à l'environnement de travail qui fut analysé en détail. Globalement, une part avait été consacré au cadre d'aménagement mobilier et décoratif, une autre à la fréquence des réunions, pauses, repos, rythme, et autres adaptations horaires, enfin, j'avais réussi à modifier le comportement à l'égard des outils en les rendant plus attractifs par l'approche qu'on leur faisait. Traduit dans un langage profane, si les finances étaient stables et même légèrement en hausse compte tenu des dépenses considérées comme un investissement, le climat social, lui, s'était considérablement amélioré.

Ce succès apparent avait un revers de taille. Il mettait en cause la gestion de la direction. Il m'avait fallu passer en force et à découvert. En gros, c'est ce que j'ai retenu des conclusions de l'entretien. On me fit comprendre qu'au vu de mes résultats, c'est au siège, à Paris, qu'on ferait appel désormais à mes services. Une façon à peine voilée de me muter d'office pour que je ne fasse plus de dégâts localement.

Ma réponse était déjà prête: je privilégiais ma famille et il n'était pas question de déménager. D'autre part, j'avais acquis la conviction que ce périple de quelques mois m'avait profité autant qu'à mon service. De fait, et malgré la conjoncture du marché de l'emploi qui ne m'était pas favorable, je partais confiant et rassuré. J'en eus la confirmation lorsque, à mon insu et sans que mon départ eut été annoncé, ce n'est pas seulement le service, mais toute l'agence qui m'offrit un pot de départ et un cadeau que je garde précieusement.

Le jour où je donnais ma démission au président directeur général, il la reçut froidement, sans expression aucune. Je partis sans haine mais sans pitié pour cet homme qui s'était écarté de l'idéal du fondateur. A l'époque, on savait que l'entreprise ne reposait pas que sur la tête, mais que les jambes y étaient pour quelque chose dans son fonctionnement. Je ne contestais pas le fond de notre action, mais sa façon de faire mettait en péril les fondations humaines de notre agence. A terme, il en résulterait un échec certain et il en portait l'entière responsabilité. Mais je ne voulais pas le juger, ni l'accabler en me servant des autres, ni encore le remplacer.

Au moment où je sortais sur le trottoir, mes affaires à la main, le barbu m'attendait et me proposa son aide pour porter un de mes sacs. En chemin, il me dit que si ma statue n'ornerait jamais le hall du service, on se souviendrait de moi comme de Coralie. Il affirma que j'avais sans aucun doute évité d'autres drames comme le sien, et ça devait être ma fierté.

Nous entrâmes dans la boulangerie où l'on nous prépara un déjeuner frugal mais sympathique autour d'une petite table de bistrot.

- "et maintenant ?" questionnais-je avec une connotation légèrement accusatrice.

- "regrettez-vous ?"

- "non, vous avez raison, pardonnez-moi. Je n'ai pas l'habitude vous savez. D'ailleurs, comment vais-je annoncer cela chez moi ?"

- "n'y allez pas avec un bouquet de fleur, mais vous pourriez sortir au restaurant, pour cette fois".

- "vous n'avez pas répondu à ma question pour autant. Ce n'est pas en claquant des doigts que je vais retrouver du travail".

- "croyez-vous ?" l'intonation était celle de l'affirmation.

- "comment ça, vous êtes sérieux ?".

- "vous ai-je dit que vous ne pourriez pas monter au sommet de l'Himalaya avec un tel pessimisme ?".

A ce moment, la porte vitrée s'ouvrit et un homme entra bruyamment en s'aidant de ses béquilles pour retenir le battant. Je

m'apprêtais à me lever quand de sentis la main du barbu me retenir. A mon visage interrogateur, il répondit par une moue en fermant les paupières. Une expression qui voulait dire "laissez faire".

Le client commanda un sandwich. Puis il se retourna vers la petite salle, l'air un peu dépité de n'y trouver que notre seule table, et elle était occupée. Mon invité fit un geste de la main pour qu'il nous rejoigne. Handicapé par ses béquilles, il dût poser son sandwich sur le comptoir et c'est la boulangère qui le lui apporta à notre table. Elle regarda "mon" barbu et lui dit:

- "inutile, je crois, de vous présenter mon client".
- "en effet" et, se tournant face à lui: "bienvenue à notre déjeuner, Francis".
- "après tant d'années, je suis étonné que vous vous souveniez de moi, mais vous m'en voyez flatté" dit notre hôte.

J'entrais dans la conversation en m'adressant au barbu:

- "vous m'étonnerez toujours".
- "oh oui ! Ça, je peux vous le confirmer" dit-il en riant.

Francis prit la parole:

- "c'est la personne dont vous m'avez parlé ?"
- "c'est bien lui" répondit le pseudo-concierge.

Et il ajouta:

- "disponible depuis une heure environ".
- "alors je crois pouvoir vous demander, mon cher monsieur si vous accepteriez de venir travailler chez moi".
- "pardon ?"
- "je vous propose un poste dans mon entreprise, comme chef du service comptable, et, accessoirement, mon second".
- "mais ? Vous ne me connaissez pas".
- "voyez-vous, monsieur,... Patrick je crois ?" fit-il en se rapprochant de la table. J'acquiesçais de la tête.
- "... je fus incrédule, comme vous l'êtes, lorsque ce monsieur me dit un jour, alors qu'il me rencontra dans mon fauteuil roulant, vous verrez le monde de bien haut, très bientôt".

Il poursuivit:

- "je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire jusqu'à ce qu'on me propose un défi: celui de gravir l'Himalaya, et ce, malgré mon handicap".

- "et vous l'avez fait ?"

- "et j'y retourne tous les dix ans depuis, pour marquer l'anniversaire de mes vingt ans".

- "vous aviez vingt ans ?".

- "oui, et j'en aurai soixante dix l'an prochain. Il faut que je prépare ma sixième montée" dit-il en gloussant et en tressautant sur sa chaise.

- "je crois que je vais venir travailler chez vous" dis-je en lui souriant.

- "à la bonne heure" fit le barbu, "je me demandais qui allait vous aider à gravir la montagne à 70 ans mon cher Francis, eh bien, je crois que Patrick se fera un plaisir de vous y accompagner l'an prochain".

J'en étais baba et j'avais de la peine à croire ce qui arrivait.

Francis, dont je ne sus le nom que plus tard, termina son déjeuner avec nous puis se retira, non sans m'avoir donné sa carte de visite et un rendez-vous dès le lendemain. Il avait même ajouté que je pourrai débiter dès que les formalités administratives le permettraient.

Mon invité me dévisagea et guetta chez moi chaque signe d'interrogation avec malice. Il penchait la tête comme un médecin ausculte un patient et me laissa sans voix. Puis, après quelques minutes d'un silence d'or, il me dit calmement:

- "mon garçon, tu as oublié de claquer des doigts". Puis, fidèle à son caractère mystérieux, il se leva et me salua aimablement ainsi que la patronne avant de quitter la boutique.

- "j'étais chômeuse moi aussi et avec mon mari, nous avons ouvert cette boulangerie il y a trois ans. Me croirez-vous si je vous dis que cet homme nous rend visite chaque jour ?".

- "je crois l'avoir déjà vu au four".
- "mon mari lui a montré un jour, et depuis, il aime mettre la main à la pâte au moins une fois de temps en temps".
- "quand l'avez-vous vu la première fois ?"
- "je ne sais plus tout à fait, mais j'étais désespérée. Nous étions si démunis que nous faisons le pain nous-mêmes plutôt que de l'acheter. Je crois que c'est en lui offrant un reste alors qu'il semblait mendier dans la rue, qu'il a commencé à me parler".
- "je suis sûr, c'est à ce moment là" confirmais-je.

Et elle termina son court récit en m'expliquant que ce fut le début de l'aventure boulangère du couple, d'abord en cuisant le pain chez eux, puis, de proche en proche jusqu'à posséder leur propre devanture.

Avant de nous séparer, elle proposa gentiment de garder une partie de mes encombrants cartons, sachant qu'ils iraient me rejoindre à quelques pas d'ici dès que mon emploi serait confirmé. Inutile donc de traverser la ville chargé comme un mulet. J'acceptais cette proposition bien venue.

Il était près de quinze heures lorsque je sortis de la boulangerie. La journée m'avait semblé courte. A peine le temps de ranger mes affaires et de prendre congé de mes collègues, de prendre ce déjeuner incroyable et me voilà à rentrer chez moi. Même le repas m'avait été offert par la boulangère, c'est dire le nombre de mes surprises pour cette journée.

J'avais quand même acheté des fleurs, d'autant que la fleuriste avait des airs de Gaëlle Berrier et qu'elle m'avait fait la fleur (si je puis dire) de m'offrir une fleur de plus dans le bouquet. Benjamin ne comprit pas pourquoi je venais le chercher à sa sortie d'école un bouquet de fleurs à la main, je lui dis simplement que c'était une surprise. Puis, je me rendis au collège d'Annabelle où l'accueil fut tout aussi intrigué. Là encore, je sus me taire jusqu'à la maison où, de fait, le bouquet arriva en bonnes mains.

Julie fut amusée du cadeau et ne savait quelle attitude adopter. Elle m'avait vu partir le matin, sachant que je reviendrais sans travail, les bras chargés de cartons. Or je rentrais, juste avec mon attaché-case, le sac de Benjamin en bandoulière, et un bouquet pour compléter la panoplie. J'affichais en outre un sourire qui ne cadrait pas avec une démission, même volontaire.

Je crois que j'atteignis les sommets de son incompréhension lorsque je lui annonçais qu'on dînerait au restaurant. A son air désemparé, je répondis par un baiser pour la rassurer. Le temps de se préparer, et toute la famille se retrouva bientôt en route pour "La table de la porte du ciel". Quel joli nom pour un restaurant sans prétention, mais qui affichait une carte familiale appétissante. C'est pourtant à son enseigne que je m'étais fié pour la réservation. Elle m'avait inspiré, et je faisais confiance en cette bonne étoile qu'on pouvait espérer découvrir derrière cette fameuse porte du ciel.

Le rythme de nos vies ne nous donnait par souvent l'occasion de fréquenter les restaurants, exception faite des en-cas, dévorés à la hâte à la coupure méridienne, mais jamais en famille, bien entendu. Tout au plus avec quelques collègues. Curieusement, ce soir là, le mari de Coralie était attablé avec ses enfants. Julie, très physionomiste, le reconnut tout de suite. Après un échange de politesses très amical, nous nous installâmes à une table voisine.

Les enfants exultaient, et je fis durer le suspense en questionnant Annabelle sur sa journée. J'écartais ainsi les questions qui bouillonnaient autour de cette initiative surprise. Julie se réjouit avec moi des améliorations qu'Annabelle avait constatées dans son environnement scolaire. Un changement progressif avait permis d'éradiquer la gangrène qui rongait ces lieux. Notre fille s'en trouvait rassurée et ses progrès reflétaient ce sentiment. Notre satisfaction était grande et nous étions rassurés sur le devenir du petit.

Le moment de la commande arriva, et le serveur nous proposa toutes sortes de mets à notre goût. Il est parfois difficile de concilier toute la famille, mais là, chacun trouva son plat. Durant le repas, je

racontais à ma femme et aux enfants comment cette journée avait tourné à mon avantage et comment j'irai conquérir la montagne l'an prochain, moi qui croyais devoir me contenter des plaines citadines.

Alors que nous terminions notre délicieux repas, à la table d'à côté, le mari de Coralie avait entendu certaines de mes paroles. Au moment de quitter le restaurant il s'approcha et me dit:

- "vous permettez que je vous serre la main, en toute amitié ?"

- "bien sûr".

Après ce geste j'ajoutais:

- "avez-vous besoin de quelque chose ?"

- "vous venez de me le donner, et je vous en remercie"

Je souris alors et il comprit pourquoi.

A notre tour, nous achevions notre soirée en nous levant de table quand, sorti de nulle part, un barbu, un énorme bouquet de roses à la main, en tendit une à Julie en disant, tout en me regardant:

- "la fleuriste, Gaëlle, m'a chargé de vous en donner une pour terminer cette soirée et commencer une nouvelle vie".

Julie me regarda avec stupeur et tandis que l'homme s'éloignait, elle me demanda:

- "c'est ? ..."

- "oui, c'est bien lui" et je regardais la silhouette disparaître dans l'encadrement de la porte du restaurant.

FIN